



4 semaines de soumission

Vol 1

Emy O'Rian

Table of Contents

[Title Page](#)

4 semaines de soumission

Volume 1

J'arrive essoufflée devant la vitrine de la brasserie « au bon accueil ». J'ai couru pour ne pas être en retard au rendez-vous avec mon amie. Je regarde mon reflet sur la vitrine. Mes cheveux sont ébouriffés. Je tente rapidement de les remettre en place, mais le vent n'est pas d'accord et me dépeigne aussitôt.

Je reprends mon souffle et farfouille dans mon sac à la recherche d'un élastique que je fixe rapidement dans mes cheveux blonds.

La queue de cheval ne met pas mon visage en valeur, mais au moins, mes cheveux ne sont plus en bataille. Je n'étais pas présentable. J'avais l'air de sortir de mon lit.

J'ouvre la porte de la brasserie. Mon amie m'attend assise à une table. Elle a l'air, un peu, anxieuse. Son visage, pourtant si doux, me paraît tendu. Ses cheveux roux sont tirés en arrière par un chignon volumineux qui accentue le creux de ses joues.

Elle m'adresse un sourire forcé. Ce n'est pas bon signe.

Je la salue en l'embrassant amicalement sur chaque joue.

— Salut Jane ! me dit mon amie, la voix tremblotante.

— Salut Anna ! Tu n'as pas de bonnes nouvelles à m'annoncer vu la mine déconfite que tu as !

— Oui et non !

— Comment ça, oui et non ?

Mon amie est directrice des ressources humaines dans une multinationale. Elle s'occupe du recrutement pour un poste de secrétaire de direction qui s'est libéré suite à un départ à la retraite. Il y a déjà plusieurs semaines, Anna m'avait proposé de passer quelques tests d'aptitude à ce poste. J'ai passé avec brio toutes les épreuves, mais je n'ai pas été sélectionné pour une embauche.

Mon amie a remis ma candidature sur le tapis lorsque la première secrétaire sélectionnée a démissionné au bout d'une semaine de travail.

Je ne remerciais jamais assez Anna pour tout ce qu'elle fait pour moi. Elle sait combien j'ai besoin de ce job. Je dois payer les études de mon petit frère et aider ma sœur à élever seule son bébé.

— Tout d'abord, je dois te rappeler que ce poste n'est pas de tout repos. La jeune femme avant toi n'a pas tenu longtemps.

— Je sais bien. Mais tu sais que je suis courageuse et que je ne rechigne pas à la tâche. Tu ne m'avais pas dit que ce poste était occupé par une dame qui a fait toute sa carrière dans l'entreprise. Ce ne doit pas être si dur que ça !

— C'est parce que le PDG n'était pas le même. Monsieur Warghal père a laissé sa place à son fils. Il a pris ses fonctions quelques mois avant qu'elle ne parte à la retraite. Et puis, elle était vieille.

— Comment ça ! Elle était vieille ?

— Disons que le nouveau PDG a une réputation sulfureuse !

— Ne t'inquiète pas pour ça ! Je sais mater ce genre d'individu. De toute façon, j'ai besoin de

ce travail, alors je ne vais pas faire la fine bouche. C'est la chance de ma vie. Je n'aurais jamais imaginé qu'on me propose un poste si important alors que je n'ai que 24 ans.

— Dans ce cas, je t'annonce que le PDG veut te rencontrer demain matin. S'il est d'accord, tu signeras dans la foulée ton contrat d'embauche et dans deux semaines vous partez en voyage d'affaires pour le Japon. J'espère que ton passeport est à jour.

— Pardon ? Euh, oui ! Mon passeport est en cours de validité. Mais, pour le visa ? Comment vais-je faire ?

— Il n'y a pas besoin de visa pour le Japon. Ne t'inquiète pas ! Nous réglerons tous les détails, quand ton contrat sera signé.

— D'accord !

— Si tu acceptes le poste, il va t'arriver de voyager. Chaque déplacement reçoit des compensations financières.

— Bon, ben, si c'est payé plus, dans ce cas, c'est parfait ! Ça permettra à mon frère de s'inscrire dans cette école dont il rêve tant. S'il en reste un peu, je pourrai acheter à ma nièce une jolie chambre à coucher.

— Et toi, tu penses à tes rêves, à tes envies ? Tu vis sans cesse à travers ta famille. Vie ta vie !

— Je sais, Anna, mais ce n'est pas facile. Depuis le décès de mes parents, j'ai dû tout assumer, toute seule. Mon frère, ma sœur et ma nièce sont la seule famille qu'il me reste. Je ne peux pas les abandonner à leur sort.

— Je te comprends Jane ! Mais, pense un peu à toi, tout de même.

— Je suivrai ton conseil.

Anna me donne rendez-vous le lendemain matin à neuf heures pétantes.

*

Mon réveil me fait sursauter. Seule dans mon grand lit, je suis enveloppée bien au chaud au creux de ma couette. Je m'étire et rassemble toute mon énergie et mon courage pour me lever. J'ai une dure journée qui m'attend. Mon avenir professionnel se joue aujourd'hui. C'est une chance inouïe qui s'offre à moi. Un poste si important, pour si peu d'expérience. Il ne faut pas que je rate cet entretien.

J'ai une boule au ventre. L'anxiété et l'inquiétude me rongent. Le trac me provoque des palpitations.

J'enfile mon peignoir molletonné pour recouvrir mon corps nu. J'ai la chair de poule. J'ai la sensation que mon petit appartement est un vrai frigo. Je regarde la température et m'aperçois qu'il ne fait que 17 degrés. J'allume le petit radiateur soufflant pour faire chauffer ma salle de bain. Je ne monte pas trop le thermostat, car je pense au vide sidéral de mon compte en banque et une facture d'électricité trop élevée n'arrangerait pas la situation.

Je me regarde dans le miroir. Mes cheveux ébouriffés se battent entre eux. Mes yeux verts encore endormis ont du mal à s'ouvrir.

— Il faut absolument que j'obtienne ce job ! me dis-je, pour me motiver.

Ma conversation avec Anna trotte dans ma tête.

« Le PDG a une réputation sulfureuse. » « La jeune femme avant toi n'a pas tenu une semaine »

Je me demande vraiment ce qui m'attend. Si seulement j'avais le choix, mais je ne l'ai pas. Pour une fois que j'entrevois le bout du tunnel. Il ne faut pas que je laisse passer cette opportunité. Nerveuse, j'avale un café pendant que le radiateur chauffe la salle de bain. J'ai l'estomac noué. Je tente d'avaler une biscotte, mais elle passe difficilement. Je me sers un autre café que je bois à moitié. Il est déjà sept heures trente. Il faut que j'aille me préparer.

La salle de bain est bien chaude. Par souci d'économie, j'éteins mon radiateur.

Je passe ma lotion nettoyante sur mon visage comme chaque matin, puis j'enduis mes cils avec un peu de mascara. Le maquillage n'a jamais été mon point fort. Je préfère rester naturelle. Je me pince les joues pour me redonner un peu de couleur.

J'ouvre le robinet de l'évier pour me laver les dents. Décidément, il fuit de plus en plus. Il va falloir que j'en avertisse le propriétaire.

Je laisse arriver l'eau chaude, remplis mon verre à dents et referme immédiatement la molette. J'ai du mal à stopper la fuite, même en serrant le robinet de toutes mes forces.

« Ce robinet est tellement vieux ! Il bouge dans tous les sens, » dis-je, à voix haute. « Je me demande encore par quel miracle il fonctionne ! »

Je me brosse consciencieusement les dents. La mousse du dentifrice me remplit la bouche et déborde sur mes lèvres. Soudain, je remarque un filet d'eau coulé, de plus en plus important. Je tente de colmater la fuite en serrant un peu plus. Rien n'y fait. Je pose ma brosse à dents sur le rebord de l'évier et me serre de mes deux mains pour tourner la molette. Toujours pas d'amélioration.

La bouche toujours pleine de dentifrice, je me demande comment je vais bien pouvoir faire pour stopper cette fuite.

Je prends appui avec ma main gauche sur le bec verseur et force de ma main droite sur la molette. Grave erreur. J'entends un craquement.

Sans comprendre vraiment ce qui se passe, un jet d'eau inattendu me balaie le visage.

C'est à ce moment précis que la sonnette de ma porte d'entrée retentit.

Je ne m'en soucie pas, trop occupée par les litres d'eau qui jaillissent de mon robinet cassé.

Dans la panique, je pose mes deux mains sur la fuite pour tenter de la stopper.

Je lutte contre la pression de l'eau. Sans résultat. Les murs en carrelage dégoulinent, le sol se transforme en piscine. Je suis trempée des pieds à la tête.

J'ai l'air d'une folle avec mes cheveux pêle-mêle, ruisselants. Ma bouche et mes lèvres sont pleines de dentifrice, et le noir du mascara coule le long de mes joues.

Je crache la mousse blanche pour crier mon désespoir.

La sonnette retentit à nouveau avec insistance. On frappe à la porte.

J'entends très distinctement la voix d'un homme :

— Vous allez bien, là-dedans ? Qu'est-ce qui se passe ?

Des poings tambourinent avec acharnement.

J'arrête de crier et j'essaie de réfléchir rationnellement.

Je lâche le robinet, attrape ma pile de serviettes éponges et la pose sur le jet indésirable. L'eau coule toujours, mais ne jaillit plus.

L'homme derrière ma porte appelle avec inquiétude.

Je me décide à aller lui ouvrir. Peut-être pourra-t-il m'aider ?

— Bonjour Mademoiselle ! Je vous ai entendu crier ! Tout va bien ? me dit un jeune homme blond, avec un bouquet de fleurs à la main.

Ses yeux bleus, en forme d'amande, me regardent, perplexes.

— J'ai un problème de fuite. Ma salle de bain est inondée.

— Où se trouve votre arrivée d'eau ?

— Dans ma cuisine, lui dis-je, en lui montrant le placard des compteurs.

Le jeune homme se précipite et ferme immédiatement la vanne.

L'eau ne coule plus. Je suis soulagée et je me sens complètement stupide. Pourquoi n'y ai-je pas pensé moi-même ?

— Vous n'avez plus qu'à appeler le plombier maintenant ! me dit le jeune homme, compatissant.

Sa présence me rassure. La panique s'envole peu à peu.

Subitement, je le reconnais. C'est le frère jumeau de mon amie Carole. Je l'ai croisé une fois chez elle, il y a environ un mois. Il partait lorsque j'arrivais. Nous avons échangé des banalités durant quelques minutes, je l'ai trouvé très sympa et très agréable à regarder.

« Oh mon dieu, me dis-je, intérieurement. Il vient me voir avec un bouquet de fleurs à la main. Aurait-il craqué sur moi ? »

Je prends mon plus beau sourire et lui dit :

— Je vous remercie de m'avoir porté secours !

— C'est normal. Ne me remerciez pas. J'avoue que j'ai eu très peur lorsque je vous ai entendu crier. Je venais pour vous apporter ces fleurs, je ne m'attendais pas à ça !

J'ai le cœur qui palpite.

« Il venait m'apporter des fleurs. Comme c'est mignon ! Je craque, » pensé-je.

Mes joues s'embrasent.

« Cela fait tellement longtemps qu'un homme n'a pas tenté de me charmer. Si longtemps que j'en ai oublié la signification du mot drague »

Je me sens légère.

Depuis que Franck, mon ex-petit ami, m'a laissé tomber pour partir vivre en Thaïlande, je n'ai pas eu beaucoup de propositions sentimentales. Je ne veux surtout pas louper une occasion de trouver l'amour.

Le frère de mon amie me regarde bizarrement.

Je prends conscience de l'état dans lequel il me voit.

Je suis trempée des pieds à la tête, mes cheveux tombent et ruissellent, mes lèvres sont encore pleines de dentifrice, mon mascara coule sur mes joues.

Il faut que j'arrange cela rapidement.

Je referme la porte d'entrée pour qu'il ne parte pas et je m'éclipse quelques secondes en lui disant :

— Veuillez m'excuser, je reviens tout de suite.

— Mais, je...

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre.

Je file dans ma chambre en évitant la flaque d'eau qui s'est répandue dans le couloir. Je change de peignoir, je m'essuie le visage, les lèvres, les yeux. Je passe rapidement ma main dans mes cheveux pour leur redonner une forme convenable, mouillée, mais présentable.

Je retourne rapidement dans la cuisine en évitant à nouveau la flaque.

« Je m'occuperais d'éponger plus tard. Tout cela n'a pas beaucoup d'importance pour l'instant. Ce n'est que du matériel. La déclaration d'amour que ce jeune homme s'appête à me faire est bien plus importante, » me dis-je, enthousiaste.

Le frère de mon amie Carole est planté au même endroit que lorsque je l'ai laissé, son bouquet de fleurs à la main. Je me rends compte que je ne sais pas son prénom.

— Vous voulez boire un café ? lui demandé-je.

— Non, je vous remercie. Je n'ai pas le temps.

— Ah, ce n'est pas grave. Je comprends. Il se trouve que, moi aussi, je n'ai pas bien le temps ce matin. J'ai un entretien pour du boulot à neuf heures. Et l'inondation que je viens de subir ne va pas me mettre en avance.

Très gentiment, le jeune homme me dit :

— J'ai quelques serpillières dans ma fourgonnette garée en bas. Voulez-vous que je vous les prête ? Si ça peut vous dépanner.

— Non, je vous remercie. J'en ai sous mon évier. L'étendue des dégâts n'est pas si importante.

— Comme vous voulez ! Où puis-je vous poser ce bouquet de fleurs ?

— Sur la table de la cuisine. Je vous remercie beaucoup. C'est très gentil de votre part.

— Ce n'est rien ! C'est normal ! C'est mon travail !

Je suis interloquée.

— Votre travail ? lui demandé-je.

— Oui, je suis livreur !

Toutes mes illusions s'écroulent. Je reste silencieuse quelques secondes. Le livreur met les fleurs sur ma table et sort une enveloppe de sa poche qu'il place à côté.

Dans une dernière tentative, je lui demande :

— Mais... nous nous sommes déjà croisés, vous ne vous souvenez pas ?

Ses yeux bleus me regardent, éberlués.

— Non, je ne m'en souviens pas. Rafraichissez-moi la mémoire.

— Chez votre sœur, Carole !

Il fait mine de chercher et me répond :

— Carole est bien ma sœur, mais je ne me souviens pas de notre rencontre. Désolé !

La honte me submerge. Je suis en plein désarroi.

« Non, seulement je me suis fait des illusions, mais en plus, il ne se souvient même pas de m'avoir croisée chez sa sœur ! Qu'est-ce que je peux être gourde parfois ! »

Je m'en veux terriblement. Je suis totalement confuse.

— Bon ! dit-il, avec agacement. Il faut que je parte. Pouvez-vous signer ce bon de livraison ?

Il s'adresse à moi comme si je n'étais pas très saine d'esprit. Je griffonne mon nom sur le bout de papier qu'il me tend et je le laisse partir.

Mes yeux débordent de larmes. La journée commence très mal.

Je m'approche du bouquet posé sur ma table de cuisine et ouvre la petite enveloppe.

C'est bizarre que le fleuriste ne l'ait pas agrafée à l'emballage plastique. Le livreur aurait pu la perdre.

Je lis la carte.

« Ma chère Jane, ce petit bouquet pour te souhaiter bonne chance dans ton entretien avec Monsieur Warghal. Tu es toujours à l'écoute des autres, toujours là quand on a besoin de toi, alors pour une fois, j'ai pensé que c'était à moi de m'occuper de toi. Je t'envoie toute mon amitié la plus sincère et tous mes encouragements. À tout à l'heure, au bureau. Anna »

Je reconnais bien là, mon amie Anna. Cet adorable petit message adoucit la honte monumentale que je viens de m'infliger avec le frère de mon amie Carole.

Je pose la carte sur la table et attrape un seau et des serpillières sous mon évier. Après toutes ses émotions, il faut que j'éponge le sol et les murs.

Au bout d'une bonne demi-heure, j'arrive à bout de toute cette eau. Je m'apprête à vider le dernier seau dans l'évier lorsque je pense à mon bouquet.

J'ôte les fleurs du papier d'emballage et les plonge dans ma bassine.

Je mets une croix sur ma douche puisque l'eau est coupée et je file dans ma chambre avec mon sèche-cheveux.

Il est 8 heures 10 minutes. Je me prépare rapidement pour mon entretien.

Une fois prête, je me regarde dans mon miroir des pieds à la tête. Le résultat est satisfaisant. Un petit tailleur classique, les boucles d'oreilles en or de ma mère, et un chignon pour paraître plus sérieuse.

J'hésite en ce qui concerne les chaussures que je vais porter. J'opte finalement pour mes chaussures à talon. C'est bien plus classe.

J'ouvre la fenêtre de la salle de bain afin d'aérer pour éviter les moisissures. Je regarde l'heure. Je n'ai pas le temps de téléphoner à mon propriétaire pour lui signaler le souci. Tant pis ! Je le ferai en rentrant !

Il est temps de partir. Le bus ne m'attendra pas.

*

Neuf heures moins quart, j'attends fébrilement dans le bureau d'Anna. Nous buvons un café et j'essaie de me décontracter.

Je la remercie longuement pour sa gentille attention, mais je ne lui parle pas de ma mésaventure avec le frère de notre amie Carole. Je ne veux pas la mettre mal à l'aise.

Étrangement, elle me regarde comme si elle était déçue.

Je me fais certainement des idées. De toute façon, je n'ai pas envie d'approfondir le sujet pour l'instant, je suis trop angoissée.

Quand l'heure arrive, je sens mes jambes qui flageolent. Le téléphone sonne.

Anna répond. Après un long silence à l'écoute de son interlocuteur, elle finit par dire :

— Bien monsieur ! Je vous l'envoie immédiatement.

Elle se tourne vers moi :

— Je te souhaite bonne chance ! Si tu veux bien me suivre.

Mon cœur palpite. Le trac me gagne.

Anna me guide jusqu'au bureau du PDG.

Nous longeons d'interminables couloirs, aux murs et aux sols blancs, tous plus froids et impersonnels, les uns que les autres. Quelques cadres accrochés, çà et là, rappellent aux employés, que l'empire de la famille Warghal est très puissant, et que c'est un honneur et un privilège de travailler au service de cette multinationale.

L'arrogance de ces slogans me donne subitement la nausée. J'ai le sentiment que je ne vais pas me plaire du tout ici. Mais peu importe, il faut que je décroche ce job bien payé pour ma famille.

Nous croisons deux employés, dans des costumes trois-pièces impeccables, qui nous saluent de la tête.

Nous arrivons devant une grande porte en chaîne, imposante. Anna frappe.

Une voix virile et chaude me somme de rentrer.

Anna ouvre la porte et m'annonce :

— Monsieur le président, je vous présente Jane Novak.

— Entrez, Mademoiselle Novak ! me dit-il, le visage froid, sans émotion.

Un homme, d'environ trente-cinq ans, brun, séduisant, le visage carré, m'attend assis confortablement derrière son immense bureau, dans un fauteuil moelleux en cuir.

Je m'approche de son bureau et j'attends patiemment debout.

Aucune chaise n'est prévue pour moi. Je reste plantée comme un piquet, droite comme un I. Je me sens très mal à l'aise.

Il pose son pied gauche sur son genou droit, et me scrute du regard. Ses yeux noirs pénétrants me dévisagent. Il ne m'adresse pas un mot.

Je n'ose pas le regarder en face. Je baisse les yeux au sol. Mon cœur bat très vite. C'est certain, il m'impressionne.

Nerveuse, je me racle la gorge et je me mordille les lèvres.

Au bout de quelques secondes qui m'ont paru une éternité, mon futur PDG se décide, tout de même, à me parler.

— Mademoiselle, comment déjà, ah oui, Mademoiselle Nozak, me dit-il en tripotant du bout des doigts son stylo en or. Je suis le président de cette société, Monsieur John Warghal.

— Mon nom est Novak, dis-je d'une voix fluette, en relevant les yeux vers lui.

Je vois à son visage qu'il n'apprécie pas du tout de se faire reprendre.

— Mademoiselle Novak, ou peu importe votre nom, je vois dans votre dossier que vous avez les aptitudes requises pour ce poste.

— Oui, monsieur.

— J'ai besoin de quelqu'un de confiance, sur qui je peux entièrement compter, pour toutes les éventualités, et très disponible.

— Oui monsieur, je suis au courant.

Il avale une gorgée de la tasse de café posée devant lui.

Un long silence règne dans la pièce.

Ma position debout et immobile me provoque un affreux mal de pied. Je regrette amèrement d'avoir mis ses chaussures à talon haut.

Il me regarde à nouveau voulant visiblement me mettre mal à l'aise. Il y réussit très bien.

Je ne bouge pas. Machinalement, je porte ma main droite à la bouche et me ronge l'ongle de l'index. Un sentiment d'apaisement m'envahit. Ce petit geste anodin me procure un immense soulagement.

Subitement, la voix autoritaire de Monsieur Warghal brise le silence en mille morceaux et me terrifie.

— Cette attitude puérile est digne d'un enfant de cinq ans. Si vous voulez travailler pour moi, Mademoiselle, je vous conseille d'éliminer définitivement ce tic de vos habitudes.

Je rabaisse immédiatement mon bras le long de mon corps.

— Bien entendu, Monsieur Warghal. Veuillez m'excuser.

Il me fusille de son regard perçant. J'ai l'impression qu'il scrute mon âme, qu'il lit au plus profond de moi, qu'il découvre mes sentiments les plus intimes. Je me sens comme mise à nu. Monsieur Warghal ne dit toujours rien. Il se contente de m'observer.

J'attends dans un malaise total, le bon vouloir de l'homme qui va peut-être devenir mon futur patron.

« Ça commence bien ! » Me dis-je, décontenancée.

Je chasse mes idées noires et je m'encourage.

« Tu as besoin de ce boulot. Tiens le coup ! »

Monsieur Warghal se décide enfin à parler. Il m'explique des détails techniques de l'organisation de mon travail et ce qu'il attend de moi.

Au bout d'une demi-heure d'entretien, il me permet enfin de m'asseoir.

Je prends la chaise qu'il m'indique et l'apporte jusqu'en face de son bureau. J'apprécie de soulager mes pieds en compote.

Il me regarde droit dans les yeux. Je baisse les miens à hauteur de mes genoux. Je me sens

faible. À sa merci. C'est alors que je me dis :

— Si cet homme m'embauche, je vais vivre un vrai calvaire. C'est décidé, je ne vais pas me laisser faire. Trop, c'est trop !

Mes pieds douloureux me rappellent que j'ai raison.

Le cœur plein de courage, en paix avec moi-même, je relève la tête. Je fixe Monsieur Warghal droit dans les yeux. Son regard est très difficile à soutenir, mais je lutte.

J'ai la très nette sensation qu'il ne m'apprécie pas.

Comme pour briser le silence pesant, Monsieur Warghal se redresse sur son siège et fait claquer sa langue sur son palais. Une moue de mécontentement se dessine sur ses lèvres. Enfin, il se décide à m'adresser la parole à nouveau.

— Vous me paraissez bien jeune pour occuper un poste avec de telles responsabilités, Mademoiselle Nojak !

À ces mots, je comprends que Monsieur Warghal ne sera jamais mon patron. Je décide de me lâcher complètement et de lui dire en face ces quatre vérités. Je le toise et déclare avec conviction :

— Premièrement, mon nom de famille est Novak, N.O.V.A.K. Deuxièmement, je suis une jeune femme de 24 ans, et mon âge n'a aucun rapport avec mes capacités. J'ai tous les diplômes requis pour assumer ce poste et une expérience enrichissante dans plusieurs sociétés pour de multiples remplacements. Je suis volontaire, travailleuse, consciencieuse et je ne regarde pas mes heures supplémentaires. Si toutes ces conditions ne vous satisfont pas, si vous pensez que je ne suis pas à la hauteur de votre multinationale si parfaite, je pense que nous perdons notre temps. Je vais donc prendre congé et m'en aller.

Je me lève.

Monsieur Warghal s'accoude à son bureau. Il croise ses mains et appuie son menton dessus. Son visage a changé. Ses lèvres dessinent un sourire ravi. Ses yeux sont soudainement moins sévères. Son regard est pétillant.

Je m'attendais à affronter le courroux du puissant Monsieur Warghal, il n'en est rien. Dans un calme olympien, il me dit :

— Rasseyez-vous, Mademoiselle Novak !

Il tend une main apaisante pour m'inviter à me réinstaller sur la chaise.

Je pose mes fesses au bord du siège, sur mes gardes. Je suis déstabilisée par son attitude inattendue.

Il laisse planer un nouveau silence, mais cette fois-ci, il me sourit.

Je vois bien qu'il réfléchit. Il n'a certainement pas l'habitude qu'on lui parle ainsi.

Mon cœur tape dans ma poitrine. Mes mains tremblent. Mes nerfs me jouent des tours. Je tente de me contrôler. Je pense que Monsieur Warghal ne supportera pas un autre esclandre.

Je n'ai pas envie de me faire mettre à la porte par le service de sécurité.

Monsieur Warghal fronce les sourcils. Son visage autoritaire reprend ses traits.

— Mademoiselle Novak, me dit-il lentement.

Il fait une pause et me demande avec orgueil :

— Je ne me suis pas trompé dans votre nom de famille, cette fois-ci ?

Je suis rouge de honte. Malgré mon emportement à son égard, il réussit tout de même à garder le dessus sur moi. Il a un charisme inouï.

— Non, Monsieur Warghal.

— Vous m'en voyez ravi ! Votre détermination est tout à votre honneur. Votre jeune âge et votre manque d'expérience sont deux points faibles, mais votre volonté de fer et votre caractère bien trempé sont deux atouts majeurs. Je ne pense pas perdre mon temps avec vous, mais si vous pensez que c'est le cas, je ne vous retiens pas plus longtemps.

Il me montre la porte de sa main droite.

Je hoche la tête de gauche à droite pour lui signifier que je veux rester. Si j'ai une petite chance de décrocher le job, ce serait idiot de tout gâcher.

J'ai la gorge nouée. Aucun son ne sort de ma bouche. Je suis tétanisée comme hypnotisée par l'influence de cet homme.

Il reprend.

— En revanche, si vous désirez rester pour continuer notre entretien et découvrir l'organisation de ma « multinationale si parfaite », je vous invite à vous asseoir plus confortablement.

Sans répondre, je m'enfonce au fond de mon siège. Je me ratatine, confuse.

— Très bien ! Continuons ! me dit-il. Je vais donc à présent vous parler des organigrammes des différentes filiales...

Sa voix tourbillonne dans ma tête. Je ne retiens que la moitié des informations. J'ai beaucoup de mal à me concentrer. Je me sens tellement bête de m'être emportée. Je le regrette profondément et je ne comprends pas pourquoi. Je n'ai pourtant dit que la vérité. Notre entretien dure une bonne partie de la matinée.

— Maintenant, que vous savez tout, Mademoiselle Novak, veuillez me suivre. Je vais vous faire visiter les locaux, me dit-il, en esquissant un sourire aussi arrogant que ravageur.

Je lui souris, avec timidité. Je me sens toujours aussi nerveuse à son contact.

Je le suis dans les dédales de couloirs. Je m'efforce de rester à ses côtés, mais il me distance très souvent. Mes talons hauts m'empêchent d'avancer plus vite. J'ai l'impression de le suivre comme un petit toutou qui a des pattes trop petites, et qui ne tient pas la vive allure imposée par son maître. Je me tords régulièrement les pieds.

Monsieur Warghal ne fait aucun commentaire sur ma difficulté à marcher durant toute la visite.

Il a pourtant des petits regards amusés à chaque fois que je manque de tomber.

Lorsque nous revenons au seuil de son bureau, il me déclare en ouvrant la grande porte massive :

— Vos talons aiguilles ! À l'avenir, vous ne les porterez que lorsque je vous le dirai !

Un peu abasourdie par cet ordre dépassant le cadre professionnel, je lui réponds :

- Puis-je savoir pour quelle raison ?
- Vous apprendrez, Mademoiselle Novak, que lorsque je donne un ordre à mes employés, ils obéissent sans poser de questions.
- Mais, je ne fais pas encore partie de votre personnel, que je sache !
- C'est effectivement le cas ! Mais, plus pour très longtemps.
- Cela signifie-t-il que vous avez l'intention de m'embaucher ?
- Croyez-vous que je perdrais mon temps avec vous, si j'avais d'autres intentions ? me dit-il sur un ton cassant.
- Bien sûr que non, Monsieur.

Il me regarde droit dans les yeux, visiblement heureux de m'avoir rabrouée. Son autosatisfaction le rend encore plus arrogant.

— Pour répondre à votre première question, Mademoiselle Novak. Vous ne savez visiblement pas marcher avec des talons aiguilles et vous n'aurez pas de temps à perdre lorsque vous vous déplacerez de service en service. Une bonne paire de chaussures, élégantes, aux talons moins hauts, fera l'affaire. Cela me paraît logique, mais puisqu'il faut tout vous expliquer ! me dit-il, sans ménagement.

Je me sens idiote et honteuse. Ce sont des sentiments qui deviennent une habitude au contact de Monsieur Warghal.

Il me regarde avec prétention du haut de son mètre quatre-vingt. Il se mordille la joue qui se creuse légèrement. Ce petit rictus lui donne un charme troublant.

Je le trouverais presque irrésistible s'il ne me donnait pas l'impression que je suis une petite souris entre ses grandes griffes de chat.

Toujours sur le seuil de la porte, je reprends rapidement mes esprits et suit mon futur PDG lorsqu'il m'invite à entrer dans son bureau.

*

La grosse horloge, en face de moi, m'indique qu'il est onze heures trente. Je n'ai pas vu la matinée passée.

Monsieur Warghal m'invite à m'asseoir en m'indiquant le siège sur lequel j'étais assise tout à l'heure.

Je pousse un léger soupir de soulagement. Mes pieds me font tellement souffrir que je n'aurai pas pu rester debout comme tout à l'heure.

Il prend la parole.

— Votre contrat est prêt, Mademoiselle Novak. Nous n'avons plus qu'à le signer. Ma DRH m'a tellement fait des éloges à votre sujet. Je lui ai fait confiance, c'est pourquoi je vous ai reçu. Je dois bien dire qu'au début de notre entretien, vos chances étaient très minces. Et puis, j'ai découvert une personne déterminée, ambitieuse, difficile à dompter. Cela m'a plu. Finalement, je suis satisfait.

— Merci, Monsieur Warghal. Vous ne serez pas déçu par mon travail.

— Je n'en doute pas. Je pense de plus en plus que vous êtes la personne idéale, comme un

nouveau défi à relever.

— Pardon, je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Non, ce n'est rien, je pensais tout haut !

Son regard prétentieux me dévisage. Son sourire de façade cache à peine son égo surdimensionné.

Je ne sais pas ce qu'il entendait par « nouveau défi », mais vu sa réputation sulfureuse, s'il a l'intention de me mettre dans son lit, il va vite comprendre qu'il n'a aucune chance. Malgré qu'il soit beau comme un dieu, je ne mélange pas le travail et le plaisir.

Monsieur Warghal prend son stylo en or posé en face de lui sur son bureau. Il me regarde et m'adresse un sourire de contentement.

Il paraphrase et signe chacun des formulaires. Un silence presque solennel règne dans la pièce.

Je suis tellement heureuse d'avoir enfin trouvé un vrai travail, plutôt bien payé. C'est vrai que Monsieur Warghal est..., comment dirais-je..., assez spécial, mais je m'y ferai.

Mon nouveau PDG signe la dernière page de mon contrat d'embauche lorsque soudain, mon ventre se met à gargouiller très fort. Le bruit résonne dans le silence de la pièce. Monsieur Warghal relève la tête, interloqué.

— Je vois que votre estomac manifeste sa joie, me dit-il.

Il esquisse un sourire moqueur qu'il a du mal à retenir.

Je suis rouge de honte.

— Excusez-moi ! C'était indépendant de ma volonté ! Je n'ai pas pu l'éviter.

Il ne répond rien et secoue un peu la tête. Son sourire amusé reste accroché à son visage un long moment, bien malgré lui.

Je me recroqueville sur moi-même. Je suis extrêmement gênée.

Monsieur Warghal reprend son sérieux et tourne le contrat en face de moi.

— Veuillez signer votre contrat d'embauche, mademoiselle Novak. Ensuite, je vous libère. Vous pourrez ainsi aller satisfaire votre appétit visiblement tenace.

Son air moqueur me met hors de moi, mais je ne peux pas répondre. Je suis en passe de signer le contrat de ma vie.

J'attrape le stylo en or que Monsieur Warghal me tend, sans rien dire. Je paraphrase chacune des pages. Une fois terminée, je remets le contrat à mon nouveau PDG.

Il me regarde avec un sourire de circonstance.

— Je vous souhaite la bienvenue à la compagnie Warghal. À présent, je vous libère, Mademoiselle Novak.

Il marque une pause et reprend un visage moqueur.

— Et bon appétit !

C'en est trop. Ses moqueries me tapent sur le système.

Je me force à lui sourire et lui réponds :

— Je vous remercie, Monsieur Warghal. Je tiens à vous préciser que mon appétit n'est pas

tenace, j'ai juste un petit creux, car je n'ai pas mangé qu'une biscotte, ce matin.
— Et ce petit creux, vous comptez le combler en vous payant un bon repas avec mon stylo en or que vous venez de glisser dans votre poche.

Une sueur froide me parcourt le dos. Je suis confuse. J'ai rangé le stylo machinalement dans ma poche. Je le retire immédiatement et le rends à son propriétaire.

— Je suis navrée ! Veuillez m'excuser ! Je ne voulais pas...
— Arrêtez de vous fendre en excuses. Je ne vous en tiendrais pas rigueur. Ce sont des choses qui arrivent. Moi-même l'autre jour, j'ai trouvé le briquet d'un ami dans ma poche, alors que je ne fume pas.

Il éclate de rire.
Je ne sais pas si c'est de la dérision, s'il se moque une nouvelle fois de moi, ou si cette histoire est vraie. De toute façon, je ne répons rien. Je ne peux pas me le permettre dans ma position. Je souris bêtement, complètement déstabilisée.
Je ressens un grand soulagement quand il m'invite à me lever et qu'il me raccompagne jusqu'à sa porte.

— A demain, Mademoiselle Novak. N'oubliez pas d'organiser votre départ pour notre voyage au Japon. Nous partons dans quinze jours. Pour demain matin, je veux que vous soyez au bureau à 9 heures précises. Dans la semaine, nous irons ensemble au secrétariat du service export. Je leur ai confié la tâche de préparer tous les papiers administratifs incombant à notre départ. Ils auront besoin de quelques signatures pour boucler le dossier.
— D'accord, Monsieur Warghal. À demain.

Je sors de son bureau. Il ferme la porte derrière moi.
Je me retrouve seule dans ce grand couloir blanc, et vide. Mes nerfs lâchent. Tous ces couacs répétés avec Monsieur Warghal m'ont mis une pression intense. Pour me décontracter, et expulser le stress, je trépigne sur place.

— Ah, ça fait du bien ! me dis-je, intérieurement.

Je réalise à présent que j'ai obtenu le poste. Je suis contente. J'ai un emploi. J'exécute une petite danse de joie. Je m'arrête subitement lorsque j'entends des talons frappés sur le sol à vive allure à l'autre bout du couloir.
Je me racle la gorge, prends une allure distinguée et reprends le chemin jusqu'au bureau d'Anna. Je croise une femme d'affaires en tailleur très chic, qui me salue de la tête.
Je rejoins Anna et frappe à sa porte.

— Entrez, me dit la douce voix de mon amie.

Assise devant son ordinateur, elle me questionne du regard.

— Alors, Jane ! Raconte ! me dit-elle, impatiente.
— Je suis prise ! dis-je, émue.

Anna se lève et vient me serrer dans ses bras.

— Je suis vraiment contente pour toi, Jane.

— Je suis heureuse également, mais le PDG est un homme vraiment très bizarre, tout de même.

— Oui, je sais. Je t'avais prévenue. Mais tu t'y feras. Je te connais. Tu t'adapteras à son côté autoritaire et charmeur.

— Autoritaire, j'ai bien remarqué. En revanche, charmeur, j'ai un peu plus de mal. J'ai subi ses foudres presque toute la matinée.

— Ah bon ! Il n'a pas tenté de te séduire ? Tu ne le trouves pas beau ?

— Si, bien sûr, qu'il est beau, mais cela ne fait pas tout ! Et non, il n'a pas tenté de me séduire. Je l'ai par contre trouvé plus agréable avec moi à partir du moment où je me suis rebellée contre sa toute-puissance. Il m'a même dit qu'il me trouvait difficile à dompter et qu'il aimait ça.

Un léger sourire se glisse au coin de mes lèvres. Anna me le fait remarquer immédiatement.

— Ah ! Tu vois que tu le trouves charmant. Ton sourire te trahit.

— Peut-être ! Oui ! Mais, nous n'avons pas arrêté de nous chamailler. Je sens que ce travail ne va pas être de tout repos.

Je me sens subitement un peu inquiète.

— Ne t'en fais pas ! Tout va bien se passer, Jane ! Raconte-moi ton entretien ?

— Tout ne s'est pas passé comme je l'aurais imaginé. Par quoi veux-tu que je commence ? Il y a le choix entre les douleurs aux pieds, les moqueries, les chamailleries, mon ventre qui gargouille et le stylo en or volé sans le vouloir.

Anna me regarde avec des yeux tout ronds.

— Et avec tout ça, il t'a tout de même embauché, me dit-elle, en plaisantant.

— C'est incroyable, mais vrai !

— Si tu commençais par le commencement, me dit Anna, impatiente de tout savoir.

Je lui explique en détail mon entrevue.

Je parle, je parle, je parle sans m'arrêter.

Au bout de quelques minutes, je vois le visage de mon amie changer de couleur. Elle est toute blanche.

— Que t'arrives-t-il ? Ce sont mes explications qui t'ennuient ? T'es toute pâlotte !

Elle me fait « non » de la tête alors je continue de parler.

— Donc, je te disais, c'est au moment où, notre PDG signait mon contrat de travail que mon ventre a gargouillé extrêmement fort. C'est alors que j'ai pu voir que le PDG avait un très beau sourire. Je ne...

Une voix masculine dans mon dos me coupe la parole.

— Avec un ventre qui gargouille aussi fort, j'aurais pu croire que vous étiez déjà en train d'avalier un de ces sandwiches qu'on achète au coin de la rue !

Je me retourne horrifiée.

Le PDG se trouve planté juste là, derrière moi, dans l'encadrement de la porte du bureau de

mon amie.

— Oui, Monsieur Warghal ! Je vais y aller.

Je suis en pleine panique intérieure.

— Ne faites pas cette tête ! me dit-il, avec insolence.

Il laisse planer cinq secondes d'un silence pesant. J'ai l'impression que ses griffes m'enserrent le corps. Je manque d'air.

Il reprend d'un air moqueur.

— Ne soyez pas embarrassée ! Je ne voudrais pas vous couper l'appétit !

Il me toise et cherche à croiser mon regard fuyant. Il laisse planer un autre long moment de silence. Rassemblant mon courage, je lève la tête et l'affronte les yeux dans les yeux.

Il prend un malin plaisir à me rabaisser, je le sens. Puis, sans que je comprenne son changement d'attitude, il adopte un large sourire et me dit d'un air joyeux.

— Et si je vous invitais à dîner au restaurant ce midi ! Affamée comme vous êtes ! Vous pourrez ainsi profiter de mon beau sourire.

« Oh non, il a entendu ce que je disais à Anna à son propos ! »

Surprise par cette invitation inattendue, je me sens extrêmement gênée. J'aimerais trouver un petit trou et glisser la petite souris que je suis à l'intérieur.

Totalement déstabilisée, dans un bégaiement inimaginable, je lui répons :

— Ben, euh, ben, woui, woui, euh, oui, euh, Monsieur, euh merci Monsieur, oui, d'accord !

— Mademoiselle Novak ! Si vous pouviez remettre les mots dans l'ordre et me donnez une réponse claire. Je vous en serai reconnaissant !

Son œil frise de satisfaction.

— Oui, Monsieur, je suis navrée, excusez-moi, mais je...

— Bon alors ! C'est oui ou c'est non ? me dit-il, agacé.

— C'est oui, dis-je.

Il prend un air moqueur et rajoute :

— Très bien ! C'est parfait ! Mon invitation vous évitera de voler des stylos qui valent une fortune pour vous payer un bon restaurant.

À cet instant précis, je ressens un mélange de stress, de joie, de honte, et d'anxiété. Ce cocktail explosif me tortille l'estomac et me muselle. Une chose est sûre, le charisme et la position dominante de cet homme m'asservissent totalement.

Mais, je résisterais encore et encore. Je ne suis pas sa chose. Je prends une voix ferme pour lui répondre :

— Monsieur Warghal, puisque je vous dis que mon geste était involontaire !

— N'en parlons plus, Mademoiselle Novak.

Il balaie l'air d'une main et me sourit agréablement. Ses changements d'humeurs répétés me déstabilisent complètement. Il est toujours là où je ne l'attends pas.

— Eh bien, allons-y ! me lance-t-il, joyeusement.

Il sort du bureau de ma collègue et part dans le couloir. Je fais un signe de main à Anna. Elle me regarde, éberluée.

À nouveau, j'ai du mal à suivre mon patron à cause de mes talons hauts. Je cours presque derrière lui. J'ai l'impression qu'il prend un malin plaisir à accélérer le pas dès que je le rattrape. Nous arrivons vers une magnifique berline noire de luxe, quand il me dit :

— Je vous le répète, les talons hauts, c'est quand je le décide !

— J'ai bien compris, Monsieur Warghal. Ce sera effectivement plus facile pour moi de me déplacer de service en service avec des talons adéquats.

— À présent, peu importe la raison, Mademoiselle Novak ! gronde-t-il. Vous êtes mon employée. Ceci est un ordre. Et j'ai pour habitude que mes employés obéissent à mes ordres.

— Et si je refuse d'obéir à l'un de vos ordres ? Que va-t-il m'arriver ? demandé-je, en le défiant.

Monsieur Warghal me regarde d'un air étrange. Il a l'air satisfait, presque heureux que je lui réponde ainsi.

D'un air mystérieux, il me lance :

— Vous verrez bien !

— De toute façon, cela m'arrange. Ses chaussures sont une vraie torture !

Monsieur Warghal sourit. Son regard troublant me dévisage. Il ne répond rien. Il se contente par pure galanterie de m'ouvrir la portière de sa superbe voiture.

Une sorte de rage intérieure me tourmente. Je déteste quand Monsieur Warghal ne me répond pas. Je déteste quand Monsieur Warghal fait tant de mystère. Je déteste Monsieur Warghal. J'ai envie de hurler, mais je n'en fais rien. Au lieu de cela, je me contente de le remercier poliment et de trouver son sourire ravageur.

Un sentiment ambivalent s'insinue en moi. Je me sens totalement déroutée. Jamais quelqu'un ne m'avait fait autant d'effet contradictoire.

Je m'installe sur le siège passager. J'admire l'espace de quelques secondes tout ce luxe autour de moi. J'ai l'impression de rêver. Je ne peux m'empêcher de comparer cette splendide berline avec ma vieille guimbarde.

Mon patron s'installe à son tour.

Il se tourne vers moi et me dit :

— Aujourd'hui, c'est moi qui conduis ! Mon chauffeur est en congé maladie et je n'ai confiance en personne d'autre que lui.

Je me sens immergé dans un monde inconnu. Pour moi, les seuls chauffeurs, que je connaisse, sont les chauffeurs de taxi.

Je regarde mon patron et je hoche la tête bêtement.

— D'accord, Monsieur Warghal.

Je me sens tellement mal à l'aise. Pourquoi est-ce que j'ai accepté d'aller au restaurant avec lui ?

C'est un homme puissant, je me sens insignifiante à ses côtés. Et puis, il m'exaspère tellement. Monsieur Warghal allume le moteur et me lance un charmant sourire.

— Vous êtes attachés ? me demande-t-il.

Je le fixe, bien malgré moi, fascinée par le pouvoir de séduction de cet homme. Comment peut-il être aussi beau et aussi insupportable ? me demandé-je, intérieurement. Je n'y comprends rien, je suis complètement déstabilisée, et je dois bien avouer que je suis troublée par son charme.

— Mademoiselle Novak ! me dit-il, pour attirer mon attention, car je ne lui réponds pas. Vous êtes attachés ? répète-t-il.

Toujours dans ma rêverie, je réponds avec un air stupide :

— Attachée à qui ?

Monsieur Warghal éclate de rire.

— Nous parlerons de vos attachements affectifs plus tard, Mademoiselle Novak. En attendant, avez-vous bouclé votre ceinture de sécurité ?

— Non, dis-je.

Mes joues s'enflamment. Je suis humiliée, une nouvelle fois. Je me sens si bête. À ce rythme, mon patron va pouvoir écrire un recueil humoristique à mon sujet. Je vois déjà le titre s'étaler sur la couverture « Les plus belles perles de ma secrétaire de direction » par John Warghal.

Je clipse immédiatement ma ceinture et je tente de sauver les apparences :

— Veuillez m'excuser. Je ne vous avais pas entendu clairement à cause du bruit du moteur.

— Détendez-vous, Mademoiselle Novak. Il est vrai que mon nouveau moteur ultra silencieux fait un boucan d'enfer dans mon habitacle à isolation phonique renforcée.

Il se moque clairement de moi. Je capitule. Je n'ai rien à répondre. Je tente de rester digne même si je passe pour la plus sombre des imbéciles.

Je me pince discrètement la main afin de me remettre les idées en place. Je dois arrêter d'enchaîner les gaffes et prouver à Monsieur Warghal que je suis compétente.

Nous démarrons et très vite, nous nous engageons sur le périphérique.

Je n'ai pas osé ouvrir la bouche depuis notre départ de peur de dire une autre bêtise. C'est Monsieur Warghal qui brise le silence.

— À l'avenir, Mademoiselle Novak, je souhaiterais que vous m'appeliez Monsieur le Président.

— Très bien, Monsieur le Président.

Mon PDG esquisse un sourire de contentement et glisse un CD dans la fente de son auto radio. Une musique classique résonne dans mes oreilles.

— C'est la Sarabande, d'Haendel, me dit-il.

— J'ai déjà entendu cet air-là, mais je ne connaissais pas le nom de son auteur.
— Le nom de son compositeur, me répond-il.
— Ah pardon, Monsieur le Président.
— Vous n'êtes pas amatrice de musique classique ?
— Je suis novice en la matière.
— Et bien, Mademoiselle Novak, je vous initierai. Si vous le voulez bien !
— J'aimerai beaucoup.
— Je vous ferai ressentir cette cristallisation de l'émotion. Elle sera si puissante qu'elle vous procurera des frissons. Vous découvrirez un univers à la fois sombre et envoutant. Vous vous étourdirez et connaîtrez réellement le sentiment d'être prise aux tripes. Grâce à moi, vous découvrirez l'extase absolue.

Je reste sans voix. Un frisson étrange me parcourt.

— J'ai hâte que vous me fassiez découvrir tout cela, lui dis-je, gentiment.

Monsieur Warghal me regarde durant quelques secondes et sourit victorieusement du coin des lèvres.

Il sait qu'il a gagné, je suis totalement subjuguée.

Et puis, subitement, je me demande s'il n'y avait pas de sous-entendu. Son discours était tellement... Je ne trouve pas le mot... Ah si... érotique.

Monsieur Warghal monte le son, la symphonie caresse mes tympanes, et enivre mes sens. Le côté tragique de cette mélodie m'emmène hors du temps.

Nous sortons du périphérique et nous arrivons au restaurant.

Mon patron se gare et coupe le moteur. La musique stoppe net. Ce moment envoutant et irréel disparaît aussitôt pour laisser place à la réalité. Je me sens à nouveau nerveuse.

— Avez-vous apprécié, Mademoiselle Novak ?

— Ah oui, beaucoup, Monsieur le Président. C'était un instant magique.

— Très bien ! Croyez-moi, ce n'est que le début, me dit-il, presque énigmatique.

Je déglutis. Cet homme me trouble. J'ai l'impression qu'il me fait des allusions, mais je n'arrive pas à cerner encore le personnage. Je le connais à peine.

*

La carte des menus entre les mains, je ne sais que choisir. Je ne connais pas la moitié des ingrédients qui composent les plats.

Soupe aux fraises et aux asperges sauvages sur salicorne,

Papillote de dorade au kombu royal,

Cappelletis butternut et sa sauce au foie de volaille,

Homard et langouste poêlés en duo sur lit de pappardelles...

De peur de passer à nouveau pour une idiote, je ne demande pas à mon patron la définition de salicorne, de kombu, de cappelletis ou encore de pappardelles. Je préfère rester dans l'ignorance pour cette fois.

Devant mon hésitation, Monsieur Warghal prend les choses en main et passe la commande pour nous deux.

— En apéritif, nous prendrons votre fameux cocktail maison.

Il marque une pause pour faire son choix final.

— En entrée, ce sera des noix de Saint-Jacques en infusion de champagne, suivi d'un filet de faisan aux pommes et au cidre, accompagné de sa mousseline de panais aux noix.

Monsieur Warghal attend que le serveur termine de noter puis reprend :

— En dessert, nous dégusterons un bavarois framboise citron, tout simplement.

« Tout simplement », me dis-je. Nous n'avons pas les mêmes notions de la simplicité.

Il n'empêche que j'en ai l'eau à la bouche. Mes papilles sont déjà en alerte maximum. Le diner se passe à merveille. Le cadre de ce restaurant est aussi luxueux que l'intérieur de la voiture de Monsieur Warghal.

Les plats défilent lentement. Je me régale.

Nous sommes revenus à une conversation plus professionnelle et nous mettons au point notre départ pour le Japon.

— Ah oui, j'y pense ! me dit-il. Cet après-midi, restez chez vous. Je vais m'arranger pour vous faire livrer votre téléphone portable. Vous pourrez ainsi vous familiariser avec ses différentes fonctions.

— Mais, j'ai déjà un smartphone, Monsieur le Président.

— Je n'en doute pas, Mademoiselle Novak. Le téléphone que je vous donne sera exclusivement réservé à mon usage personnel et fonctionnera à l'étranger. Personne d'autre ne pourra vous joindre dessus. Moi, exclusivement ! Il devra rester branché à toutes heures du jour et de la nuit. Et vous devrez le porter constamment sur vous. Je veux pouvoir vous joindre à n'importe quel moment.

— Très bien, Monsieur le Président.

— À ce propos, me dit-il.

Il marque un silence, fronce les sourcils. Ses yeux me fixent. Il m'impressionne, mais je le dévisage du mieux que je peux. Au bout de quelques secondes, débordée par l'intensité de son regard, je capitule et baisse les yeux.

Monsieur Warghal est ravi d'avoir gagné à ce petit jeu. Il esquisse un sourire de contentement et me demande :

— Avez-vous des vêtements convenables pour nos rendez-vous d'affaires lors de notre voyage au Japon ?

— À vrai dire, le seul tailleur que je possède est sur moi en ce moment.

Monsieur Warghal grimace.

— Ça ne va pas du tout !

Il réfléchit quelques secondes. Son visage est fermé. Il se mordille les lèvres. Sa mâchoire

carrée semble encore plus virile.

Je me sens ridicule, tellement peu à la hauteur des attentes de mon patron.

Je tente de parler, mais il me fait taire immédiatement.

Je l'observe sans dire un mot. Il porte très bien ses trente-cinq ans. Il est beau comme un dieu avec son allure d'Apollon.

— Mademoiselle Novak ! Je vais remédier à ce problème. Veuillez prendre mon agenda et annuler tous mes rendez-vous de cet après-midi, jusqu'à 18 heures 30.

Mon patron me tend un petit calepin qu'il vient de sortir de sa veste intérieure de costume.

Je l'attrape et pour tenter de m'imposer, je lui demande :

— Mais, je commence mes fonctions à partir de demain matin, Monsieur le Président ?

— J'ai cru que vous n'étiez pas contre des heures supplémentaires ?

Une nouvelle fois, je me dis que j'aurais dû me taire. J'attrape le petit carnet.

Monsieur Warghal se lève. Je le regarde s'éloigner vers les toilettes son smartphone à l'oreille.

De mon côté, je prends mon téléphone portable et un à un, j'annule les rendez-vous de mon patron jusqu'à 18 heures 30 comme il me l'a demandé.

Au bout de quelques minutes, Monsieur Warghal revient.

— C'est parfait ! répond-il à son interlocuteur. Il faut que tout soit prêt lorsque nous arriverons. À tout à l'heure.

Il raccroche.

— Tout est arrangé ! me dit-il, sans plus de commentaire.

Je comprends à son regard inaccessible qu'il ne faut pas que je lui pose plus de questions. Je me fais une raison. Je ne veux pas encore attiser ses foudres. Je verrai bien avec un peu de patience.

— Mes rendez-vous sont-ils tous annulés ?

— Oui, Monsieur le Président.

— C'est parfait !

Deux desserts copieux nous sont servis. Je salive. Malgré mon estomac bien plein, je déguste avec gourmandise cet entremets au gout fabuleux. C'est une explosion de saveur.

Monsieur Warghal goute à peine à son dessert. Il m'observe silencieux.

Mon assiette est vide. Je relève la tête vers mon patron, repue par un tel délice.

— Ce dessert était tout bonnement un vrai régal !

— Je suis ravi qu'il vous ait plu.

Mon patron attrape le coin de sa serviette posé sur la table. Dans un geste délicat, il l'approche de ma bouche.

— Vous avez un peu de crème, juste là !

Avec une douceur extrême, il essuie lentement la commissure de mes lèvres. Ses doigts frôlent

mon menton. Sa main s'attarde l'espace d'un instant magique.
Mon cœur bat plus vite. Ma respiration s'accélère. Une bouffée de chaleur étrange me grise.
Je déglutis, mes joues s'embrasent.
Nos regards se croisent et se noient l'un dans l'autre. Ma tête tourne. Je suis comme étourdie
par l'influence qu'exerce le puissant Monsieur Warghal sur ma petite personne.
Brusquement, il repose sa serviette sur la table. C'est fini.
Le vide, le manque, le doute dansent en moi comme une farandole de douleur.
Je reprends mes esprits en buvant un verre d'eau.

— Voulez-vous un café, Mademoiselle Novak ?

— Non, je vous remercie.

— Dans ce cas, nous pouvons partir. Avant de vous raccompagner chez vous, nous allons faire
un petit crochet chez moi.

— Chez vous, Monsieur le Président ?

— Oui. Cela vous gêne-t-il ? Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais réglé le problème de votre
garde-robe, mais pour ce faire, il faut que je vous emmène chez moi.

— Non, non. Cela ne me gêne pas du tout ! J'ai juste été surprise, voilà tout. Merci, Monsieur le
Président.

— Je vous en prie. Je ne vais tout de même pas vous laisser aller aux réunions d'affaires au
Japon, fagotée de la sorte.

— Mon tailleur ne vous plait pas ?

— Il vous va à ravir, mais ce n'est pas de la bonne qualité. J'exige une tenue irréprochable
quand il s'agit de m'assister lorsque je négocie. Je ne veux pas passer pour un plouc. Excusez-
moi de l'expression.

Les larmes me montent aux yeux. Mon amour propre est blessé.

— C'est comme cela que vous me considérez ? demandé-je, affectée.

Monsieur Warghal s'aperçoit qu'il est allé trop loin.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'en suis navré.

Pour la première fois, mon patron s'excuse et se rabaisse à mon niveau.

— Vous êtes une jeune femme ravissante. Votre tailleur est loin d'être à la hauteur de votre
personnalité et de votre beauté. Je suis conscient que vous n'avez pas eu les moyens
financiers jusqu'à présent de vous offrir des vêtements élégants. Mais cela va changer. Séchez
vos larmes. Je n'aime pas faire pleurer une jolie femme.

Ces paroles réconfortantes me réchauffent le cœur.

Monsieur Warghal me tend un paquet de mouchoirs en papier qu'il sort de sa poche. Avec son
pouce, il essuie doucement les larmes qui coulent sur mes joues.

Ce geste tendre me cristallise de bonheur. Je me sens poussée des ailes, comme envoutée
par cet homme à la poigne de fer sous un gant de velours.

Nous sortons du restaurant.

Une fois dehors, nous montons dans la luxueuse berline de mon patron. Sans un mot, il
démarré. La symphonie d'Haendel reprend là où elle s'était arrêtée.

Je laisse la musique me pénétrer et tourbillonner en moi. Je ferme les yeux pour mieux

apprécier.

Je ne les rouvre que quelques instants plus tard lorsque nous arrivons devant le bel hôtel particulier de Monsieur Warghal. J'admire la façade ornée de sculpture. Je n'ai pas l'habitude de tout ce luxe. Je ne peux m'empêcher de comparer le petit immeuble de banlieue minable dans lequel je vis avec cette splendeur architecturale.

Mon patron me regarde satisfait.

— Le trajet m'a paru si court ! lui dis-je.

— La musique, Mademoiselle Novak ! La musique ! Elle vous a étourdi et vous a fait perdre tous vos repères.

Il me sourit et arrête le moteur.

Un majeur d'homme vient ouvrir nos portières. Il nous accueille avec élégance et sympathie et nous invite à entrer.

— Bienvenu chez vous, Monsieur le Président !

Le domestique me regarde avec un sourire solennel.

— Bonjour, Mademoiselle. Stanislas, à votre service.

— Bonjour Stanislas, dis-je, timidement.

Monsieur Warghal me conduit au salon et me propose de m'asseoir sur le canapé en cuir blanc. Il se tourne vers son majeur d'homme et lui demande de nous apporter un café et des rafraichissements.

— Veuillez m'excuser deux petites minutes, Mademoiselle Novak. Je vais voir si tout est prêt. Je reviens immédiatement, me dit mon patron, tout en s'éclipsant de la pièce.

Je reste seule, admirative devant la beauté de cette grande pièce. Je me sens toute petite. Une cheminée immense trône devant moi. Sur sa poutre en bois massif est disposée avec soin une collection d'œufs de Fabergé. Quelques toiles de maître décorent la pièce. Un lustre en cristal brille de mille feux. J'aperçois une photo de famille sur le buffet ancien, à ma droite. Curieuse, je me lève sans bruit pour regarder de plus près. J'attrape le cadre doré à l'or fin, entre mes mains.

C'est une photo de mon patron plus jeune, entouré par trois personnes que je suppose être ses parents et sa petite sœur. Monsieur Warghal doit avoir environ 16 ans, mais je le reconnais très bien. Une petite blonde d'une dizaine d'années lui tient la main et deux adultes visiblement très fiers de leur progéniture pausent en souriant pour la photographie.

Un autre cadre sur un vaisselier attire mon attention. C'est une photo portrait de mon patron. Elle est visiblement récente. Monsieur Warghal est vraiment un bel homme. Il est vêtu d'une tenue plus décontracté qu'au travail, mais il est toujours aussi classe. On sent que le monde est à ses pieds. Il porte ses trente-cinq ans avec charme.

Je retourne vers le buffet ancien pour remettre le cadre que je tiens dans la main à sa place. J'entends un raclement de gorge derrière moi. Je me sens gênée.

— Excusez-moi. Ce cadre a attiré mon attention. Je n'aurai pas dû le toucher.

— Ce n'est rien. Si je n'avais pas voulu que vous fussiez votre curieuse, je vous aurais reçu dans la cuisine avec les domestiques. Que pensez-vous de ma famille ?

— Vous avez une très belle famille.

— J'avais une très belle famille. Ma mère est décédée, il y a un peu moins d'un an. Mon père n'a pas supporté sa mort et son chagrin l'a amené à abandonner la présidence de la société. J'ai repris le flambeau, mais la tâche est immense. C'est pour cette raison que j'ai besoin d'un bras droit sur qui compter. J'espère l'avoir trouvé.

Il me regarde avec insistance.

— Vous pouvez compter sur moi, Monsieur le Président.

Il prend le cadre entre ses mains. À la vue de la photo, ses yeux se remplissent de nostalgie.

— Quant à ma sœur, dit-il en soupirant, cela fait bien longtemps qu'elle vole de ses propres ailes. Elle n'a plus besoin de son grand frère. C'est une artiste. Elle est peintre. Voici d'ailleurs une de ses œuvres.

Il m'indique une très belle nature morte accrochée au-dessus de la cheminée. Ses yeux pétillent. J'ai l'impression de cerner une fissure dans l'imposante carapace qu'il s'est forgée. Au fond de moi-même, il me fait de la peine. C'est un homme qui souffre. Je sais ce que c'est de perdre ses parents. Alors, je compatis.

— C'est magnifique ! dis-je, enthousiaste. D'ailleurs, ici, tout est magnifique !

Monsieur Warghal reprend son arrogance de façade et me rabroue.

— Naturellement ! J'ai fait venir de Milan, une des meilleures décoratrices d'intérieur de la planète. Tout le monde s'arrache son talent.

— Tout le monde ! Je n'en suis pas certaine ! dis-je. Pour ma part, je n'ai pas encore fait appel à ses services.

Monsieur Warghal me toise. Ses yeux pleins de prétentions me rappellent que je ne viens pas du même milieu que lui.

Stanislas, le major d'homme nous amène le café et les rafraichissements.

L'atmosphère est pesante.

Je bois délicatement mon café dans une tasse en porcelaine de Chine. Je me tais de peur d'essuyer d'autres rudes propos de la part de Monsieur Warghal. Je me demande ce que je fais ici. J'ai envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir.

J'observe du coin de l'œil mon patron. Je ne sais pas si j'apprécie ou si je déteste cet homme. Il est tellement bizarre, d'humeur changeante. J'ai du mal à le cerner.

Il me permet d'avancer vers lui d'un pas, pour me rejeter de dix pas en arrière, à tout moment, sans avertissement.

Il est pourtant si fascinant.

Monsieur Warghal brise le silence, d'une voix grave et amicale.

— Mademoiselle Novak, mon major d'homme va vous conduire dans ma chambre d'ami. J'ai une petite surprise pour vous.

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Stanislas est déjà là et me demande de le suivre.

Je me retrouve seule dans une jolie chambre coquette.

Sur le lit, une lettre est posée sur l'oreiller.

« Mademoiselle Novak,
Cette fois-ci, vous allez pouvoir satisfaire votre curiosité avec mon autorisation.
Ouvrez la porte du dressing. Cette garde-robe est pour vous. Prenez ce cadeau comme une prime à l'embauche.
Ne revenez qu'une fois que vous porterez le tailleur rouge, c'est mon préféré. Souvenez-vous que vous êtes mon employé et que je n'admets pas que l'on me désobéisse.
Si d'aventure, il vous venait à l'idée de regarder de plus près le cadre posé sur la table de nuit, sachez qu'il s'agit d'une photo de ma mère à 20 ans.
Ne tardez pas, je vous attends !
John Warghal. »

— Mais ce n'est pas possible ! dis-je, tout haut.

Pourquoi ces allusions sur ma curiosité et le cadre photo ? Comment pouvait-il savoir, au moment où il a écrit ce message, que je regardais les photographies dans son salon. Il s'agit peut-être d'une étrange coïncidence.

Je vois le mal là où il n'y en a pas. À moins que... C'est ça ! Il doit y avoir des caméras de surveillance partout !

Je remue la tête et me demande si, dans cette chambre aussi, je suis surveillée.

Je m'approche de la porte du dressing et je l'ouvre en grand. Ce que je vois m'émerveille.

Je découvre des tailleurs très mode, des robes élégantes, des sacs à main, des foulards, et sur un rayonnage une paire de chaussures assorties à chaque tenue.

Tout est vraiment très beau. Je n'en crois pas mes yeux.

Le téléphone posé sur la table de nuit sonne. Je n'ose pas répondre, mais la sonnerie insiste. Je décroche.

— Allo ? dis-je, timidement.

— Voici vos tenues pour notre voyage au Japon, ainsi que pour le bureau ! répond Monsieur Warghal. Vous pouvez bien entendu apporter en supplément vos effets personnels, pour vos moments de détente. Mon major d'homme s'occupera de votre valise. Changez-vous à présent. N'oubliez pas, le tailleur rouge.

— Mais, Monsieur le Président...

— Cessez de discuter, Mademoiselle Novak ! Faites ce que je vous dis.

Il me raccroche au nez.

J'ai ouvert le dressing et il m'a téléphoné immédiatement après. Il n'y a plus de doute possible. Il y a des caméras de surveillance même dans cette chambre.

À moins que je sois parano. Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Je lève la tête et cherche une caméra accrochée au mur. Rien. Je farfouille un peu partout.

Toujours rien.

C'est décidé ! J'arrête ma psychose. Il n'y a pas de caméra. Parfois, j'ai un peu trop d'imagination.

Je commence à me déshabiller pour enfiler le tailleur rouge. Je le trouve sublime sur le cintre.

Je me demande ce qu'il va donner sur moi.

Je suis en sous-vêtement devant le miroir. L'idée de la caméra cachée me traverse l'esprit à nouveau.

« Et si une caméra était planquée derrière le miroir ! » Pensé-je.

Je rentre mon ventre.

« Mais qu'est-ce que je fais ! » me grondé-je. Je crois que mon patron me mate presque à poil via une caméra planquée derrière la glace et ma seule réaction est de rentrer mon ventre !

Je me pince le dessus de la main pour me remettre les idées en place.

— Aïe ! Bon, allez ! Enfile ce tailleur. Monsieur Warghal t'attend, me dis-je, à voix haute devant le miroir.

Ce tailleur est sublime. J'ai l'impression d'être une working girl très chic.

— Mais, comment connaît-il ma taille ? me demandé-je.

Cet ensemble me va parfaitement.

Seul hic, on voit mes sous-vêtements ! Le noir de mon soutien-gorge ressort sous la chemise blanche et l'on distingue l'élastique de ma culotte à travers le tissu de ma jupe.

Je décide donc d'enlever tout ça.

J'ôte mon tailleur. Je suis à nouveau en sous-vêtements.

J'entreprends d'enlever mon soutien-gorge.

Une idée coquine m'effleure l'esprit.

« J'ai les seins à l'air chez mon patron. »

Je repense à mes soupçons sur la caméra cachée et l'idée ne me paraît pas si désagréable que tout à l'heure.

À présent, j'enlève ma culotte. Mon petit minou rasé prend le frais lui aussi.

Je suis nue devant la glace. Je me sens émoustillée.

Si Monsieur Warghal joue les voyeurs, je vais essayer de l'épater.

J'enfile mes collants avec sensualité. Mon excitation monte. J'espère au plus profond de moi-même que Monsieur Warghal m'observe.

Je fais glisser la jupe le long de mes jambes jusqu'à ma taille. Je mets ma chemise blanche et je la boutonne lentement avec volupté. Je laisse apparaître ma poitrine jusqu'au dernier moment. J'enfile ma veste de tailleur puis les chaussures assorties.

Je me tortille devant la glace avec tout le sex appeal dont je dispose.

— Pas mal ! me dis-je, fier de moi.

Je recule légèrement pour m'observer des pieds à la tête. C'est alors que je m'emmêle les pieds dans le dessus de lit qui traîne légèrement par terre et je tombe à la renverse sur mon postérieur.

Par chance, je me rattrape au lit, ce qui amortit ma chute. Je me retrouve les quatre fers en l'air, une douleur vive aux fesses.

Je me relève brusquement. Rien de casser. La douleur sur mon fessier s'estompe doucement.

— Je vais avoir un beau bleu ! me dis-je, intérieurement.

Je regarde le miroir, désespérée, et lui parle à voix haute, comme à un ami qui vient de me

trahir :

— Finalement, j'espère que tu ne caches pas de caméra !

Je réajuste mon tailleur rouge, plie mon vieux tailleur et le pose sur une chaise avec mes sous-vêtements par-dessus.

— Je reviendrais les chercher, tout à l'heure, avant de partir, me dis-je, à voix basse.

Le téléphone sonne à nouveau.

— Rejoignez-moi au salon. Je vous attends.

— J'arrive tout de suite, Monsieur le Président.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

Un frisson étrange me parcourt. Je sais à présent qu'il m'a observé. Je suis d'abord heureuse qu'il ait vu mon petit manège devant la glace, puis je me ratatine de honte lorsque je pense à ma chute minable.

— Non, tout va bien ! Je vous remercie.

Mes idées se bousculent.

Pourquoi ne se cache-t-il pas d'avoir joué les voyeurs ? Pourquoi suis-je autant troublée par cet homme ? Pourquoi ai-je voulu l'exciter ? Pourquoi je n'arrive pas à le détester malgré son comportement parfois odieux ?

Je n'ai pas le temps de réfléchir à toutes ses questions. Le major d'homme frappe à ma porte pour me raccompagner au salon.

— Mademoiselle Novak, je vais vous raccompagner chez vous.

Je ne m'attendais pas à un renvoi chez moi aussi rapide. Hébétée, je prends mon vieux sac et je suis Monsieur Warghal jusqu'à la sortie.

Il ne m'a même pas dit comment il me trouvait dans cette tenue. Je ne dois pas lui plaire. C'est pour cela qu'il me renvoie chez moi si rapidement.

Je suis déçue et très triste. Je me faisais de fausses idées. Une petite secrétaire de banlieue ne pourra jamais intéresser un homme aussi puissant que Monsieur Warghal. Il joue avec moi. Je suis comme sa proie.

Muette, je monte dans sa voiture.

Cette fois-ci, il ne met pas de musique.

Un lourd silence règne dans l'habitacle. J'aimerais tellement qu'il remette la symphonie d'Haendel, mais je n'ose pas lui réclamer.

Nous arrivons devant mon immeuble. J'indique à mon patron le chemin pour accéder à mon parking.

— A demain, Mademoiselle Novak, me lance-t-il, d'une voix autoritaire.

— A demain, Monsieur le Président.

Je m'apprête à sortir de la voiture lorsque Monsieur Warghal attrape ma main pour me retenir. Le contact chaud de sa peau contre la mienne me grise à nouveau.

— Attendez ! me dit-il.

Sa voix est à présent amicale.

— Avez-vous apprécié Haendel ?

Il ne lâche pas ma main. Je suis troublée, mais je lui réponds sincèrement.

— Oui, beaucoup.

— Avez-vous subi un manque étant donné que je n'ai pas mis de musique en vous raccompagnant ?

Je trouve cette question des plus étranges, mais je réponds avec autant de sincérité qu'à sa première question.

— Vous avez mis le doigt sur ce que j'ai ressenti, un manque est le mot juste.

— C'est très bien, Mademoiselle Novak.

Il lâche à présent ma main.

— Et maintenant que je ne vous touche, ressentez-vous le même manque ?

Sa question me désarçonne. Je ne sais pas quoi répondre, mais mes yeux parlent pour moi.

Monsieur Warghal comprend aussitôt que ma réponse est « oui ».

Son visage s'illumine. Son sourire ravageur me bouleverse.

— A demain, Mademoiselle Novak, me dit-il, d'une voix douce et apaisante.

— A demain, Monsieur le Président.

Je descends de la voiture. Mes jambes tremblent d'émotion. J'ai du mal à avancer normalement. Arrivée vers la porte d'entrée de mon immeuble, je me retourne pour lui faire un dernier signe de la main.

Il n'est plus là.

*

J'ouvre la porte de mon appartement. Je referme la fenêtre de la salle de bain, car le froid a envahi chaque pièce.

J'allume les chauffages pour faire monter la température. Je grelotte.

L'humidité n'est plus qu'un lointain souvenir. Je suis rassurée de voir que l'eau a glissé sur le carrelage étanche et que rien n'est abimé. Je n'ai plus qu'à téléphoner à mon propriétaire, pour lui signaler le robinet endommagé.

Je me change et enfle un jogging et un pull pour être plus à l'aise et avoir chaud. Je range sur un cintre mon nouveau tailleur pour ne pas le froisser. Il doit être impeccable pour ma première journée de travail.

Je compose le numéro de mon propriétaire que j'ai laissé en évidence, scotché sur ma porte de placard dans l'entrée, pour le contacter rapidement en cas de problème.

Ça sonne. J'attends patiemment qu'il veuille bien décrocher.

Au bout de la sixième sonnerie, une voix grave et bourrue me répond :

— Allo !

— Oui, bonjour. Je suis Jane Novak. Je loue votre appartement au 15 de la rue...

Mon interlocuteur me coupe sèchement la parole.

— Je sais très bien qui vous êtes, Mademoiselle Novak. Vous êtes ma seule et dernière locataire. J'ai vendu mes autres appartements. C'est trop d'emmerdes à gérer ! me dit-il, de l'amertume dans la voix.

— Ah, je ne savais pas. Faut-il que je me prépare à déménager si vous comptez vendre l'appartement que je vous loue ?

— Non ! Restez bien où vous êtes. Je garde cet appartement pour le léguer à mon petit-fils quand il sera grand. Il est situé près de l'université, ça lui fera un beau pied-à-terre quand il fera ses études. Mais ce n'est pas avant 10 ans. Rassurez-vous ! Je ne vais pas vous mettre à la porte tout de suite.

— Heureuse de vous l'entendre dire ! dis-je, ironiquement.

Cet homme a un côté acariâtre qui m'insupporte.

— Bon ! Pourquoi m'appellez-vous ? dit-il, agacé.

— J'ai un souci avec mon robinet de la salle de bain. Il fuit tellement que j'ai été obligé de couper l'arrivée d'eau.

Je l'entends beugler à l'autre bout du fil.

— Ah, la, la ! Ça va faire des frais supplémentaires, ça ! Ce n'est pas possible ! Vous ne pouviez pas prendre soin du matériel que l'on vous loue !

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Le matériel que vous me louez est plus vieux que, vous et moi réunis, et en très mauvais état !

— Pfff !

Mon propriétaire ne parle plus. J'ai l'impression qu'il cherche à m'intimider.

— Vous êtes toujours là ? lui demandé-je, au bout de quelques longues secondes de silence.

— Bien sûr que je suis là ! Je réfléchis ! Bon ! Écoutez ! Je vais faire le nécessaire dans l'après-midi, gronde-t-il. Oh, la, la, ce n'est pas vrai ! On ne peut jamais être tranquille ! rajoute-t-il, très énervé.

J'entends qu'il raccroche le téléphone avec violence, sans me dire un mot de plus. La tonalité résonne en écho.

Je reste bouche bée l'espace d'un instant.

— Bon, et bien, au revoir, Monsieur, dis-je, à la tonalité du téléphone.

Je raccroche.

— Bon ! Ben ! Ça ne s'est pas trop mal passé ! dis-je, tout haut, avec ironie.

L'après-midi se passe plus sereinement. J'organise tranquillement mon départ pour le Japon. Puis, je laisse un message à ma sœur et à mon frère pour leur annoncer que je suis embauchée et que je pars au Japon dans deux semaines.

Je me prépare un café et m'installe tranquillement devant la télé avec un petit paquet de gâteau. J'ai besoin de me reposer un peu après toutes ces émotions. Je m'endors sans m'en rendre compte, devant un épisode de Columbo.

Je suis réveillée brusquement par la sonnette de ma porte.

— Ce doit être la livraison du téléphone portable que monsieur Warghal m'envoie, me dis-je.

J'ouvre la porte.

Je fais des yeux tout ronds de surprise quand je vois qui se tient devant moi.

— Mais que faites-vous ici ? demandé-je.

— Je ne suis pas le bienvenu ?

— Bien sûr que si ! Je ne m'attendais pas à vous voir devant ma porte, c'est tout !

Monsieur Warghal est debout devant moi, une housse en satin noir sur le bras, et une enveloppe dans l'autre main.

Je suis confuse. Je reste là, à admirer sa prestance.

— Voulez-vous vraiment que je vous explique ce que je viens faire ici, sur le seuil de votre porte, ou m'invitez-vous à entrer ?

— Ah ! Mais ! Oui ! Euh ! Bien sûr ! Entrez donc, Monsieur le Président.

Je m'efface pour le laisser passer. Je lui indique le salon.

— Où puis-je poser ceci sans le froisser ? me demande-t-il, en me montrant la housse en satin noir.

Je lui indique le dossier d'une chaise.

Il me tend à présent l'enveloppe. Je le regarde, étonnée.

— Ouvrez ! dit-il, gentiment.

Je découvre deux billets de spectacle pour l'opéra :

— Le barbier de Séville de Rossini, ce soir, à 20 heures 30. Je ne sais pas quoi dire !

— Eh bien, dites « Merci, je viendrai avec plaisir » tout simplement.

— Merci, je viendrai avec plaisir. Mais, mon Dieu ! Je n'ai rien à me mettre.

— Ouvrez la housse noire sur la chaise.

Je glisse la fermeture éclair le cœur battant.

J'aperçois une robe de soirée. Elle a l'air splendide et très chic.

— Elle doit être à votre taille.

— Comment connaissez-vous ma taille ?

— Je vous rappelle que votre amie Anna est également ma DRH. Mes employés ne me

refusent rien. Lui soutirer votre tour de taille a été une tâche facile. Dans l'éventualité où une retouche serait nécessaire, mon couturier a glissé sa carte de visite dans la housse. Vous pouvez l'appeler jusqu'à 19 heures. Il viendra sans problème.

— Mais que me vaut cet honneur, Monsieur Le Président ?

— Je vous ai dit que j'allais vous faire découvrir grâce à la musique un univers à la fois sombre et envoûtant. Mon univers ! Je vous ai promis l'extase absolue, Mademoiselle Novak, et je ne reviens jamais sur ma parole.

— J'ai hâte d'y être.

— Cet opéra réunit quelques grands noms du bel canto. Vous allez adorer.

— C'est merveilleux ! J'ai l'impression d'être dans « pretty woman »

Monsieur Warghal me regarde d'un air étrange.

— « Pretty woman » vous ne connaissez pas ?

— Non !

— C'est un film romantique ! Une histoire d'amour entre un milliardaire et une...

Mon patron me coupe la parole.

— Parce que vous avez l'impression que nous vivons une histoire d'amour, Mademoiselle Novak ? me dit-il, pète-sec.

— Non, excusez-moi, Monsieur le Président. Je suis désolée. Je me suis emballée.

Je rougis et je me recroqueville sur moi-même.

Monsieur Warghal ne répond rien.

Je tente de changer de conversation.

— Puis-je vous offrir un peu de café, Monsieur le Président ?

— Volontiers !

Il regarde sa montre.

— J'ai une bonne heure devant moi avant mon rendez-vous de 18 heures 30.

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Veuillez m'excuser, je vais répondre.

— Vous attendiez quelqu'un ?

— Non !

— Dans ce cas, ce doit être le livreur pour votre nouveau téléphone.

— Certainement.

Je laisse seul Monsieur Warghal dans mon salon pour aller ouvrir.

— Bonjour ! Vous me reconnaissez ! Je suis votre propriétaire ! me dit un bonhomme gras et vulgaire. Vous savez, l'homme que vous avez emmerdé tout à l'heure avec votre problème de robinet.

Je me souviens maintenant d'avoir vu cet homme pour la signature de mon bail, il y a 3 ans. Il était beaucoup moins gras qu'aujourd'hui.

- Oui, bonjour. Je vous reconnais, effectivement.
- Il entre chez moi sans gêne, en me poussant sans précaution.

Il se retrouve rapidement dans ma salle de bain.

- Je vous en prie ! Entrez, donc ! dis-je avec ironie, pour lui faire remarquer son manque de politesse.

Ce gros bonhomme mal élevé ne comprend même pas mon allusion.

- Ben ! Bien sûr que je rentre ! Vous ne voyez pas que je suis déjà dans la salle de bain.

Sans me laisser répondre, il continue :

- Oh ! La, la ! Mais c'est quoi ce bordel ! dit-il en regardant le robinet. Ce n'est pas juste un joint qu'il faut changer comme je le croyais. C'est tout le « bouzin » qu'il va falloir que je change ! Le robinet en entier ! Ça va couter la peau du cul ! Il va falloir que vous mettiez la main à la poche, ma petite dame. Je ne vais pas payer tout seul la facture.

- Mais c'est vous le propriétaire ! Ces réparations sont à votre charge.

- Mais c'est vous qui vous en servez ! Donc c'est à vous de payer !

Monsieur Warghal, attiré par le vacarme de mon propriétaire, vient vers moi.

- Que se passe-t-il ? me demande-t-il, posément, avec tout le charisme qui le caractérise.

- Mon propriétaire veut me faire payer les réparations du robinet, dis-je, nerveuse.

Toujours dans la salle de bain, mon propriétaire braille autant qu'il le peut. Il démonte rapidement le vieux robinet avec la pince qu'il avait apporté et sort de la salle de bain furibond. Soudain, il stoppe net sa tirade.

- Monsieur Warghal ! Mais... Mais ça alors ! Si je m'attendais ! dit-il.

Ses yeux globuleux médusés fixent mon patron avec une certaine terreur.

- Alors, comme ça, on tente d'intimider Mademoiselle Novak afin qu'elle paye une facture qui vous incombe.

- Excusez-moi, Monsieur Warghal ! Je ne savais pas que Mademoiselle Novak était votre amie ! Ne vous en faites pas ! Je paierai la facture !

- Je crois que vous n'avez pas le choix ! dit mon patron avec insolence.

- Je vais vous laisser. Je vous envoie un plombier dès demain, Mademoiselle Novak ! bégaye mon propriétaire.

Il part en trombe et referme la porte derrière lui.

Je reste éberluée. Je regarde mon patron, pleine d'interrogation.

- Et bien, on ne me dit pas merci ! me lance-t-il, avec prétention.

- Merci, Monsieur le Président ! Mais comment... enfin... je n'ai rien compris !

- Ne cherchez pas à comprendre. Nous avons, disons quelques différends. Sachez juste que dès à présent, vous pourrez demander tout ce que vous voulez à votre propriétaire. Il ne sera pas en mesure de vous le refuser.

Je suis soulagée. Les nerfs me lâchent à nouveau. Je tremble de tout mon être.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit à mon propriétaire que je n'étais pas votre amie, mais votre employée ?

— Peut-être parce qu'on ne peut pas prendre la main de son employée pour la rassurer quand elle tremble.

Il entoure ses mains fermement autour des miennes et me sourit.

— Vous vous sentez mieux à présent.

Je suis troublée. Je ne m'y attendais pas. Mes joues rougissent.

— Oui, ça va !

Il me lâche lentement, et reprend son air hautain.

— Retournons au salon ! me dit-il. La déco de votre couloir n'est pas des plus agréables !

— Je suis navrée, mais ma décoratrice d'intérieur ne vient pas de Milan. Mais au fait ! J'y pense ! Je n'ai pas de décoratrice d'intérieur ! dis-je, avec dérision.

— Figurez-vous que cela se voit !

Je me tais, car après tout, il a raison. Je n'ai aucun goût en matière de décoration.

Nous entrons au salon.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Je lui montre mon canapé. Il s'installe confortablement à côté de mon paquet de gâteau.

— Je vois que vous ne vous refusez rien ! dit-il, en regardant l'emballage presque vide. Mon couturier a bien fait de mettre sa carte de visite dans la housse. Il est fort probable que vous ayez besoin de ses talents de retoucheur.

Je prends ce nouvel affront comme un défi.

— Que diriez-vous si je l'essayais immédiatement ? Nous pourrions ainsi constater que malgré mon bon appétit, je ne prends pas un gramme.

— Excellente idée ! Et puis, vous serez certainement plus agréable à regarder dans cette robe, même boudiner, que dans ce jogging infâme.

Je me mords l'intérieur de la joue pour éviter une réponse cinglante. Je ne veux pas aller trop loin. C'est tout de même mon patron. Je n'aimerais pas me faire renvoyer avant même d'avoir commencé.

Je me contente de lui adresser un sourire insolent. Je tente de changer de sujet, car j'ai effectivement peur de ne pas rentrer dans ce vêtement.

J'ouvre la porte de mon placard pour sortir le service à café en porcelaine qui me vient de ma grand-mère.

— Je vais d'abord vous donner le café que je vous ai promis.

— Non, non ! Le café attendra. Filez, vous changez !

Je referme mon placard et j'attrape la housse en satin noir. J'espère de tout mon cœur que la robe sera à la bonne taille.

— Mademoiselle Novak ! Attendez ! me dit mon patron.

Je me retourne vers lui.

— Oui, Monsieur le Président ?

Il fouille dans sa poche intérieure et en sort quelque chose de noir en tissu, plié. Il me le tend avec un sourire coquin aux lèvres.

Je m'approche et constate avec effroi qu'il tient dans sa main mon soutien-gorge noir que j'ai laissé chez lui.

— Vous avez oublié ceci chez moi, tout à l'heure. Vous en aurez peut-être besoin.

Je prends mon sous-vêtement, très gênée, et je balbutie :

— Merci, Monsieur le Président.

Je tourne rapidement les talons pour fuir dans ma chambre, mais il me rappelle à nouveau.

— Mademoiselle Novak ! Attendez ! Ce n'est pas tout !

Je prends une grande inspiration, et confuse, je me retourne à nouveau vers lui.

Il fouille dans la même poche et en sort ce que je suppose être ma culotte. Il la déplie et la tend devant lui pour la regarder.

— Très jolie ! me commente-t-il.

Je me sens fébrile. Je ne sais plus où me mettre. J'aimerais me recroqueviller dans une cachette et ne plus jamais en ressortir.

Monsieur Warghal me donne ma culotte et m'adresse un sourire enjôleur.

Je m'éclipse dans ma chambre, penaude, sans dire un mot.

Je suis prise d'un rire nerveux qui me détend. Une fois rassérénée, je décide de mettre cette magnifique robe de soirée.

Je l'enfile à la hâte, sans sous-vêtement pour éviter toutes traces par transparence. Elle ne me boudine pas. C'est parfait !

Je tente de remonter la fermeture éclair dans mon dos. Impossible. Mes bras n'atteignent pas la petite tirette.

Je me tortille dans tous les sens. Je n'y arrive pas.

Monsieur Warghal va encore se moquer de moi.

Je soupire.

De sa voix grave et autoritaire, il me demande :

— Vous êtes bien longue ! Je vous ai demandé d'enfiler une robe, pas de la fabriquer.

Penaude, je reviens vers mon patron, tenant le buste de ma robe que je n'arrive pas à refermer.

Il éclate de rire, car il comprend tout de suite mon problème. Il se moque une nouvelle fois de

moi.

— Vos bras ne sont pas assez longs ?

Il se lève de mon canapé et s'approche de moi.

— Tournez-vous, je vais vous aider.

Ses mains frôlent mon dos et remontent lentement la fermeture éclair.

Un frisson étrange me parcourt. Je suis à fleur de peau. Mon souffle se coupe d'émotion. Mon cœur accélère. La chaleur de ses mains me grise. Le contact de sa peau m'étourdit.

D'un ton autoritaire, il me demande de me retourner vers lui.

Je le regarde droit dans les yeux et attends son commentaire, fébrile.

— Vous êtes magnifique !

— Merci, Monsieur le Président !

Je suis troublée par son compliment.

Sa main se pose sur mon épaule.

J'ai la chair de poule.

Il m'observe l'œil trouble.

— Vous êtes prête pour que je vous fasse découvrir mon univers ?

— Oui, Monsieur le Président.

— C'est parfait !

Il se penche sur moi et dépose dans le creux de ma nuque un baiser chaud et langoureux.

Une sorte de fièvre intense me bouleverse. Mes paupières papillonnent. Mon cœur s'emballe.

Mon corps entier s'abandonne à un désir inattendu, mais envoûtant.

Ma langue mouille lentement ma lèvre inférieure. Mes doigts tremblent.

Sans dire un mot, Monsieur Warghal s'approche de mon enceinte Bluetooth. Il sélectionne une musique sur son smartphone et le pose sur la station d'accueil.

La musique envahit immédiatement la pièce.

— Je reconnais ce morceau, c'est le concerto pour piano numéro 21 de Mozart ! dis-je, très fier de moi.

— Vous m'impressionnez, Mademoiselle Novak.

— Disons que je l'ai étudié en cours de musique à l'école, il y a de cela quelques années. Mais je ne l'ai pas oublié, car j'adorais écouter cet air. Il me donnait des frissons à chaque fois.

Monsieur Warghal s'approche de moi.

— Des frissons comme ceux que vous avez eus quand je vous ai embrassé dans le cou ?

— Oui, c'est exactement cela.

Nos deux regards se perdent, chacun dans celui de l'autre.

Mon cœur palpite. Ma respiration s'accélère. Ma peau boue de désir.

L'atmosphère est torride.

Je suis enivrée par la musique. Cet instant magique me transporte à mille lieues d'ici. Je découvre un monde de désir, de volupté, d'ivresse corporelle.

Monsieur Warghal caresse délicatement ma joue.
Je vibre d'émotion. Une chaleur intense me bouleverse. Je m'abandonne dans ses yeux qui brillent.
Nos mains s'effleurent, nos corps se rapprochent irrésistiblement.
La bouche de mon patron dépose un baiser langoureux sur mes lèvres offertes. Nos langues dansent un ballet érotique sensuel.
Monsieur Warghal m'enlace avec puissance dans ses bras virils. Un vertige fulgurant m'enflamme. Je ne suis plus que désir.
La musique tourbillonne dans mon salon et excite mes sens.
Son regard de braise me met à nu. Ses yeux en disent long sur son désir. Ses mains caressent mon dos et descendent lentement sur mes reins. Ses bras me serrent si fort que j'ai du mal à respirer.

— Je te veux, me glisse-t-il à l'oreille, sensuellement.

Je rougis.
Ses mains coquines glissent sur mes fesses et en prennent possession avec fougue. Une douleur vive se fait ressentir. C'est l'hématome que je me suis fait tout à l'heure en tombant à la renverse chez mon patron.
Mes lèvres partent timidement à la rencontre de son cou. Je dépose un baiser tendre et langoureux dans le creux de sa nuque. Il sent incroyablement bon.
Ses dents viennent me mordiller l'oreille. La musique suave me caresse les tympans.
Les mains baladeuses de Monsieur Warghal baissent ma fermeture éclair. Il fait glisser ma robe le long de mon corps.
Je me retrouve nue, offerte à mon patron.
Il sourit. Ses yeux frisent. Les quelques rides au coin de ses yeux s'accroissent. Je succombe à son charme envoûtant.
Il caresse mon corps de ses mains viriles.

— Ta peau est si douce !

Je gémiss lentement de plaisir.
Il m'attire vers lui.
Des pulsions dévastatrices se déchainent en moi. Mon corps le désire, mon cœur s'enflamme, mon âme chavire.
Il m'agrippe les fesses fermement. Je m'accroche à son cou. Ses doigts puissants s'incrument dans ma peau.
Sa bouche part à la rencontre de ma poitrine. Il aspire mes tétons et les mordille lentement. Je gémiss. Le plaisir m'emporte. Je caresse ses doux cheveux et me penche pour les embrasser. Ils sentent si bon. Tout en lui est un délice. Je suis subjuguée.
Ensorcelée par le plaisir, je me sens flottée dans les airs. Mon cœur tressaute. Mes jambes tremblent. Je tiens à peine debout.
La chaleur de son souffle caresse mes seins. Sa langue habile roule autour de mes tétons. Le désir me brûle les entrailles.
Monsieur Warghal ondule son bassin contre mon bas ventre. Je sens son sexe palpiter à travers le tissu de son pantalon.
La musique s'arrête. Le morceau est terminé. Le calme revient dans la pièce, mais l'ambiance est des plus torrides. Nos respirations sont puissantes et nos gémissements sont nombreux.

Avec fermeté, la main de mon patron se faufile entre mes cuisses. Ma tête s'appuie contre son épaule.

Je perds immédiatement tout contrôle de moi-même. Son parfum musqué m'enivre. Mes oreilles bourdonnent de plaisir. Ma peau réclame le contact de sa peau.

Mes jambes tremblent. Je tiens à peine debout.

Mon clitoris bout de désir.

Un frisson me secoue entièrement. Je vacille et me retiens à son cou. Je ferme les yeux.

D'une main timide, j'effleure la belle bosse à travers son pantalon.

Sa main experte entre mes cuisses m'emmène jusqu'à l'extase. Sa bouche plonge dans mon cou et aspire ma peau violemment.

— Tu m'appartiens, maintenant ! Ce suçon en est la preuve !

Je gémiss de plaisir. Je me cambre et me tortille dans tous les sens.

Son autre main s'immisce dans ma chevelure. D'un geste brusque, il agrippe mes cheveux et bascule ma tête en arrière. Sa poigne puissante me cloue sur place. Je suis sans défense.

J'ouvre les yeux. Son regard se plante dans le mien.

— Tu es très belle ! Jouis à présent !

D'un geste expérimenté, il me caresse exactement là où il faut. Mon clitoris se déchaine. Un plaisir fulgurant m'inonde.

Je geins.

Il mordille ma lèvre inférieure et serre de plus belle ma chevelure de sa poigne de fer.

— Tu es trempée ! me dit-il.

Je ne lui réponds pas et hurle :

— Oh oui ! C'est bon !

Je jouis dans les bras de mon patron.

Il bascule ma tête un peu plus en arrière et amène son doigt mouillé par mes sécrétions au bord de ma bouche. Il l'enfonce lentement et m'oblige à le lécher.

Je suis un peu rebuté par mon propre gout, mais ses yeux envoutants et sa main dominatrice dans mes cheveux me poussent à gober son doigt. L'odeur de mon propre sexe envahit mes narines et agace mes papilles.

La langue de Monsieur Warghal se glisse dans ma bouche, à la place de son doigt. Nos langues entament une danse sensuelle et érotique. Un soupir de plaisir sort du plus profond de la gorge de mon patron.

— Ton gout est divin ! me dit-il.

Je caresse son sexe, de ma main timide, à travers son pantalon. Son pénis très dur ne demande qu'à sortir de ces vêtements qui l'emprisonnent.

Je sens ses dents croqueuses me mordiller le lobe de mon oreille. Son souffle intense me réchauffe la nuque. Sa respiration est irrégulière. Sa langue glisse entre mes deux seins puis remonte jusque dans mon cou. Il me dévore.

— Gobe mon sexe ! me dit-il, impatient.

J'ouvre sa braguette délicatement lorsque la sonnerie de mon téléphone vient briser cet instant magique.

Je regarde mon patron, navrée.

— Veuillez m'excuser ! C'est peut-être important !

— Je t'en prie. Va, répondre !

Un sentiment d'amertume me paralyse.

J'ai envie de pulvériser mon téléphone en mille morceaux pour qu'il ne nous dérange plus.

Monsieur Warghal m'encourage du regard pour que je décroche le combiné.

— Allo ! dis-je, agacée.

— Allo, Jane ! C'est Anna !

— Anna ! Que t'arrive-t-il ? Tu m'as l'air soucieuse.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer au téléphone. Est-ce que tu es seule ?

— Non, justement ! Tu me déranges !

— Oh non ! Ce n'est pas possible ! Il est déjà chez toi !

— Mais que se passe-t-il, Anna ?

— Écoute-moi bien ! Arrange-toi pour qu'il parte et attends-moi ! Je suis en route ! J'arrive dans dix minutes. J'ai découvert un truc horrible.

— Mais Anna, dis-moi, ce qui se passe !

Je n'ai pour seule réponse que la tonalité de mon téléphone.

Une sueur froide me déchire le corps. Mon cœur s'effondre en mille morceaux.

Je tente de garder mon calme, mais j'ai très peur. Anna a réussi à m'affoler.

Monsieur Warghal a repris sa voix autoritaire.

— Que se passe-t-il, Mademoiselle Novak ?

J'invente une fausse excuse pour me débarrasser de mon patron.

— C'est Anna. Elle a un souci.

— J'espère que ce n'est rien de grave.

— Je ne sais pas. Elle m'a dit qu'elle arrivait.

— Dans ce cas, je vais devoir partir. Je ne veux pas qu'elle me voie ici. Je te laisse. Je te dis à ce soir à 20 heures. Je passe te chercher.

— Oui, oui, dis-je distraite et perturbée. À ce soir.

Monsieur Warghal remonte sa braguette et m'embrasse avec fougue.

Malgré mon inquiétude vis-à-vis du mystère « horrible » qu'Anna a découvert au sujet de Monsieur Warghal, je ne peux m'empêcher d'apprécier ce baiser.

Je referme la porte derrière moi, soulagée de me retrouver seule et pourtant en manque de lui.

— Anna m'a foutu une trouille d'enfer, dis-je, tout haut.

Je retourne dans ma chambre pour m'habiller et ramasse au passage la robe de soirée qui trône par terre dans mon salon.

J'enfile mon jogging et attends avec fébrilité l'arrivée d'Anna.

Impatiente, je décide de la rappeler. Elle ne répond pas. J'insiste. Toujours rien.

Mille et une questions trottent dans ma tête. Que veut-elle bien m'apprendre de si inquiétant au sujet de Monsieur Warghal ?

Je fais les cent pas tout en ruminant.

Finalement, la sonnette retentit. Je me précipite pour aller ouvrir.

— Anna ! Qu'est-ce que tu...

Je m'interromps immédiatement lorsque je vois que ce n'est pas Anna qui se tient devant moi.

— Excusez-moi ! J'attendais une amie ! Mais c'est vous ?

— Oui, c'est moi ! dit la personne debout, dans l'encadrement de ma porte d'entrée.

Nous sourions et je l'invite à entrer.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai un autre colis pour vous, me dit le livreur de ce matin.

Il me tend un petit paquet.

— Ah oui ! C'est vrai ! Mon téléphone ! Avec toutes ses émotions, je l'avais oublié celui-là !

— Pouvez-vous me signer ce bon ?

— Mais bien sûr !

— Vous allez mieux depuis ce matin, me demande-t-il, gentiment.

— On peut dire cela, comme ça ! J'ai eu une journée riche en émotion. Mais dites-moi ! Il n'y a pas d'autres livreurs dans le coin ? Deux fois dans la même journée, c'est quand même rare !

— C'est mon secteur ! C'est sans doute pour cela !

— A d'accord ! Bon, ben, excusez-moi, mais j'attends une amie !

La mine réjouie du livreur s'attriste soudainement. Il me fait presque pitié.

— Très bien, je vais vous laisser. Bonne soirée.

— Bonne soirée.

Je referme la porte derrière lui. Je me sens coupable de l'avoir expédier de la sorte. Je n'ai pas été très polie. Après tout, c'est le frère de mon amie Carole, il a l'air très gentil et en plus, il est très agréable à regarder.

J'ai vu qu'il avait envie de discuter et je n'ai pas été hospitalière. Je le regrette.

J'en parlerai à Carole la prochaine fois que je la verrai pour lui présenter mes excuses.

J'aurai pu au moins lui proposer un café. Ce n'est pas parce qu'Anna a des révélations à me faire qu'il faut que j'en devienne imbuvable.

Je pose mon petit colis sur la table de ma cuisine et je le déballe. J'en sors un très beau téléphone couleur or, scintillant de mille feux. Sur l'emballage, il est annoté « or 24 carats ».

— Je n'ai pas intérêt à le perdre celui-là ! dis-je, stressé. Il doit couter une petite fortune.

Une petite boîte enveloppée par du papier cadeau très chic se trouve également dans le colis. J'ouvre avec curiosité. Je découvre un stylo féminin en or. Le bouchon est orné de petits strass. J'ouvre le certificat d'authenticité.

— Nom de dieu ! m'exclamé-je. Ce sont des diamants, montés sur ce stylo en or 18 carats.

Une petite carte accompagne ce présent. Je le lis à voix haute :

— Cela vous évitera de voler le mien à l'avenir.

Je souris, mais je suis déstabilisée.

— Qu'est-ce qu'Anna a bien pu trouver sur lui de si mauvais ? J'avais pourtant l'impression que sous ses airs prétentieux, de milliardaire insatisfait, se cachait un homme exceptionnel.

Je mets le téléphone dans mon sac afin de ne pas l'oublier demain matin et tiens serré dans ma main droite le stylo. J'ai l'impression qu'il me relit à Monsieur Warghal, que ce petit objet va pouvoir répondre à mes inquiétudes.

Mais bien entendu, ce n'est qu'un stylo, et toutes mes angoisses ne s'envolent pas.

Je décide de rappeler Anna lorsque j'entends que l'on frappe timidement à ma porte. Je range rapidement le stylo dans mon sac.

— Ah, Anna ! Enfin ! dis-je, avant d'aller ouvrir.

Surprise, j'ouvre à nouveau la porte à mon livreur.

— J'ai quelque chose à vous dire. Je ne vais pas y aller par quatre chemins.

Interloquée, je me demande ce qu'il a à me dire. Je le trouve très mignon avec son sourire timide et sa mèche en bataille.

Heureuse d'avoir une chance de me rattraper sur mon comportement peu agréable à son égard, je l'invite à entrer.

— Je vous écoute.

— Je vous ai menti ce matin. Je me souviens très bien de vous.

— Ah bon ! Vous vous rappelez lorsque nous nous sommes croisés chez votre sœur ?

— Oui, je m'en souviens.

— Pourquoi m'avoir dit le contraire ce matin ? dis-je, déroutée.

— Parce que depuis que je vous ai vu, je ne fais que penser à vous, jour et nuit.

J'ouvre des grands yeux tout ronds.

— Ben... Mais... Euh... Nous nous sommes croisés, il y a plus d'un mois. Pourquoi ne pas avoir cherché à me revoir avant ?

— Parce que ma sœur ne veut pas que je fréquente ses amies. Mais c'était plus fort que moi. Il a fallu que je vous revoie ! Vous me hantez !

J'ai besoin de m'asseoir. Je l'invite à entrer dans la cuisine. Nous nous asseyons autour de la table.

— J'avoue que je ne sais pas quoi dire ! Vous me prenez de court. Je ne m'attendais pas à une telle déclaration.

Il me regarde avec un air de chien battu. Ses grands yeux me dévorent.

Je me sens très mal à l'aise et complètement perdu.

Il fouille dans sa poche et en sort une petite boîte recouverte de velours.

— Je voulais vous offrir ceci.

Mes yeux terrorisés par autant de ferveur le dévisagent.

— N'ayez crainte ! me dit-il pour m'apaiser. Ce cadeau ne vous engage en rien. Je voulais juste vous être agréable. Acceptez ce modeste présent ! S'il vous plait ! me dit-il, le regard suppliant.

J'hésite, mais je ne veux pas le vexer. Il me paraît si gentil.

— Tout cela va un peu vite pour moi, vous comprenez ? Et puis, j'ai depuis peu de temps quelqu'un dans ma vie. Enfin, c'est compliqué !

Des images torrides avec John Warghal défilent dans ma tête. Je repense au désir que j'éprouve pour lui. Mon ardeur contraste douloureusement avec l'angoisse du terrible secret qu'Anna va me dévoiler d'ici quelques minutes.

— Bien sûr, je comprends ! me dit le gentil livreur. Dans ce cas, acceptez ce cadeau en gage d'amitié.

Il me tend la boîte en velours rouge.

— Très bien ! J'accepte en signe d'amitié !

Je m'apprête à ouvrir la boîte lorsque le téléphone sonne.

— Veuillez m'excuser ! Il faut que j'aille répondre ! Mais au fait ! Je ne me souviens pas de votre prénom.

— Tom, me dit-il, en me souriant gentiment.

Son attitude est un contraste net avec l'arrogance, de Monsieur Warghal.

Tom est gentil, délicat, timide. Tout le contraire de mon patron.

Le yin et le yang. Le clair-obscur.

Tout s'embrouille dans ma tête. Je suis soulagée d'aller répondre au téléphone. Quelques minutes de répit ne me feront pas de mal.

« Quelle journée ! me dis-je en me levant pour aller répondre. J'entame une relation sulfureuse avec mon PDG prétentieux, dominant, mais totalement envoutant alors que je le connais à peine.

Sur l'entrefaite, j'apprends que mon amie a découvert quelque chose d'horrible sur lui.

Et pour couronner le tout, un gentil livreur me déclare sa flamme alors que nous nous sommes croisés une fois chez sa sœur, il y a un mois environ. »

Machinalement, je glisse la petite boîte en velours rouge dans ma poche, puis je décroche.

— Allo !

— Allo ! Bonjour ! me dit une voix d'homme. Puis-je parler à Jane Novak ?

— C'est moi !

— Ici la réception de l'hôpital. Je m'excuse de vous déranger, mais nous venons d'admettre Anna Ténuri à la suite d'un accident de voiture. Nous avons consulté le portable de la blessée et vous apparaissez en ICE.

— Mon Dieu ! Oui, c'est ma meilleure amie et sa famille habite à l'étranger. Est-ce grave ?
Comment va-t-elle ?
— Elle a subi un choc violent à la tête. Mais les médecins vous en diront mieux quand vous serez sur place.
— Merci ! J'arrive tout de suite.

Je raccroche, affolée.

— Je vais devoir partir, Tom. Je suis désolée. J'ai une amie qui vient d'avoir un accident de voiture. Elle est aux urgences.
— Oui ! Je vous laisse ! Je suis désolé pour vous !
— Merci ! Nous en reparlerons plus tard, si vous le voulez bien.
— Bien entendu ! Au revoir et bon courage.
— Merci ! Au revoir.

Le livreur se lève. Je l'accompagne vers la porte et referme rapidement derrière lui. J'attrape mon sac à la hâte, mon manteau, mes chaussures et je file à l'hôpital. En chemin, les images du visage de mon patron torturent mon esprit. Son odeur, le goût de sa bouche, la chaleur de sa peau me font encore vibrer. Puis, j'imagine le visage d'Anna tuméfié, plein de sang, avec un rictus de souffrance. Un frisson d'horreur me glace. Je suis terrifiée à l'idée qu'elle ait eu cet accident par ma faute. Je me demande sans cesse ce qu'Anna a découvert à propos de John Warghal. Je me demande si mon amie va s'en sortir. Je me demande pourquoi le sort s'acharne. Pourquoi Anna ? Pourquoi moi ? Les larmes coulent et troublent ma vision. Je me gare sur le bas-côté. J'éclate en sanglots.

À suivre...

**4 semaines de soumission - Volume 2 :
Sortie prévue le Samedi 14 Mai 2016.**